This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 610

OXFORD
1992

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

CINQUIEME PARTIE.

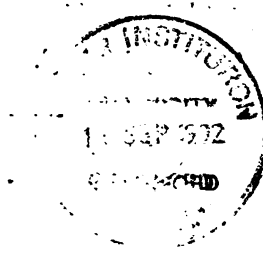
A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, rue Quincampoix, au bureau de la Bonneterie.

Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXVI.


INSTITUTION
SEP 1902

UNE ANNÉE DE LA VIE DU CHEVALIER DE FAUBLAS.

Le lendemain, à ſept heures du ſoir, la même perſonne revint au même lieu. Placé derrière ma jalouſie, je ſuivois tous ſes mouvemens d'un œil inquiet. Sa démarche lente & meſurée, annonçoit ſa mélancolie profonde; elle ſembloit craindre le grand jour, elle cherchoit dans cette promenade ſolitaire, l'endroit le plus ſombre. O vous! qui

m'inſpirez un intérêt ſi tendre, mon cœur me dit qu'il voit en vous ce qu'il adore ! mais ſi mes preſſentimens me trompoient, s'il étoit poſſible que vous ne fuſſiez pas ma Sophie, ha ! du moins j'en ſuis sûr, vous aimez comme elle, & comme elle, vous êtes ſéparé de celui que vous aimez !

Je chantai le dernier couplet de ma romance, toutes les demoiſelles accoururent ; celle que j'appellois ne m'entendit pas : que faire pour attirer Sophie & pour éloigner ſes compagnes ? Si je continue de chanter, les jeunes filles reſteront ſous mes fenêtres, & ma jolie couſine trop préoccupée, n'y viendra pas. Il faut ſe taire, il faut d'un œil impatient, ſuivre tous les pas de la charmante rêveuſe, il faut attendre.

Quand je ne me fis plus entendre, les jeunes filles ſe diſperſèrent dans le

jardin. Caché par ma jalouſie, agenouillé ſur mon balcon, je ne perdois pas de vue l'intéreſſante demoiſelle qui ſe promenoit toujours à pas lents... enfin elle fit quelques pas de mon côté, je la vis... c'étoit elle!... un peu pâle, un peu changée; mais toujours ſi belle!... elle étoit encore trop éloignée pour que j'oſaſſe haſarder de lui faire aucun ſigne, mais je m'enivrois du bonheur de la regarder. La cloche fatale donna alors le ſignal maudit!

Déjà toutes les penſionnaires ſont ſorties du jardin; Sophie retourne ſur ſes pas, & s'éloigne triſtement. Déſeſpéré de voir s'échapper encore l'occaſion de lui parler, je ne puis contenir mon impatience. J'écarte ma jalouſie d'une main, & de l'autre je lance à ma jolie couſine, ſon portrait; il tombe ſur ſon épaule. Sophie reconnoît la miniature, & dans l'excès de ſa ſurpriſe,

s'arrête pour regarder de tous les côtés; le moment me paroit décisif. Trop amoureux pour être bien prudent, je leve ma jalousie. Sophie voit à la fenêtre du pavillon une femme, dont les traits la frappent; elle avance quelques pas, me nomme, & tombe évanouie.

Dans ce moment critique, mon traiteur frappoit à ma porte; je lui criai que je n'avois pas faim; & sans considérer qu'elles suites terribles pouvoit avoir mon extrême imprudence, poussé d'ailleurs d'un mouvement involontaire, je m'élançai par ma fenêtre dans le jardin du couvent. Heureusement pour moi, il n'y avoit déjà plus personne, personne que ma Sophie. Quoiqu'un peu étourdi du saut périlleux que je venois de faire, je courus sous l'allée couverte, me jetter à ses pieds. Mes baisers lui rendirent l'usage de ses sens. Ha! mon cher Faublas, quel mo-

ment !... mais hélas ! qu'avez-vous fait ? vous avez ſauté par la fenêtre ! n'êtes-vous pas bleſſé ! --Non, ma Sophie, non. --Mais ſi l'on vous a vu... mais comment rentrerez-vous dans ce pavillon ? ha ! nous ſommes perdus tous deux !... Faublas, dites-moi la vérité, n'êtes-vous pas bleſſé ? --Non, ma Sophie, non ; je trouverai quelque moyen de remonter chez moi... vous voulez déjà me quitter ?... ma jolie couſine, ſi vous ſaviez comme j'ai ſouffert ! --Et moi ! Faublas, vous n'en avez pas d'idée !

Comme elle me parloit, nous entendîmes retentir dans les airs le nom de Pontis, que pluſieurs femmes répétoient en glapiſſant. J'avoue que je fus épouvanté ; je me jettai à plat ventre derrière une charmille. Sophie à qui la frayeur rendit des forces, vola au devant de celles qui la venoient chercher,

les rayons, me retireroit tout-à-fait ſa lumière importune; cependant ſur les onze heures, le calme profond qui régnoit par-tout, m'enhardit à deſcendre. Envain j'eſſayai de remonter chez moi, envain je cherchai, le long du mur nouvellement crépi, quelques endroits d'un accès facile. Lorſque parvenu à quelques pouces de hauteur, je voulois avec mes mains péniblement accrochées, m'élever davantage, mes pieds reſtoient pendans, je ne trouvois plus où les cramponner, il falloit bien retomber.

Je me livrai pendant près d'une heure à ce rude exercice; enfin mon courage m'abandonna avec mes forces. Les doigts en ſang, le corps froiſſé, je me couchai par terre, & m'abandonnai triſtement à mes réflexions. Comment ferois-je, lorſque le jour bientôt revenu, montreroit aux Religieuſes, un homme

enfermé dans leur jardin ? un homme ! car je n'avois plus de jupons, & mon très-mince caleçon déchiré en pluſieurs endroits, trahiroit mon ſexe ; ces femmes effrayées iroient chercher main-forte ; Madame Munich me reconnoîtroit ; je retomberois au pouvoir d'un père ſévère, jaloux de ſon autorité ; le Baron me renfermeroit encore, il m'enleveroit pour toujours à Sophie, à Sophie cruellement compromiſe & peut-être deshonorée !... deshonorée !.. cette horrible idée redoubloit mon déſeſpoir, quand j'entendis un petit cri aigu & prolongé, tel a-peu-près que le produit une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon marronnier protecteur ; mais je n'atteignis ſa cime, qu'aux dépens de mon pauvre caleçon qui pendoit par lambeaux. Après quelques minutes de calme, un léger

bruit frappa mon oreille ; une femme, dont le clair de lune me laiſſoit diſtinguer le coſtume remarquable, s'avançoit avec précaution ſous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'inſtant même, je vis un homme paroître ſur le chaperon du mur, le long duquel il deſcendit avec une agilité qui me ſurprit. Il ſe gliſſa derrière les arbres, & vint ſous l'allée couverte, joindre celle qui l'attendoit. Tous deux s'aſſirent au pied du maronnier, ſur lequel je demeurois immobile & attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement du ſuccès de leur témérité, ſe faire les plus tendres proteſtations, confondre leurs ſoupirs, & accompagner de ces douces épitheres conſacrées par l'amour, leurs noms qu'ils répétèrent pluſieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejetton d'une maiſon illuſtre. A ſon véritable nom que je

dois taire, on me permettra de ſubſtituer celui de Derneval. L'amante ! je l'appellerai Dorothée.... l'amante ! ce n'étoit pas une penſionnaire ! ce n'étoit pas une dame en chambre !.... Amour ! quelles nobles familles tu réuniſſois dans ces deux perſonnes ! mais quel tems, quel lieu, tu avois choiſi ! il eſt donc vrai que tu pénètres quelquefois dans ces maiſons de paix, où l'on t'a juré une haine éternelle ! il eſt donc vrai que tu as des autels par-tout ! je vis le couple heureux que tu brûlois de tes flammes, te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyoit diſcret, le plus doux, le moins chaſte des ſacrifices.

Puiſque Derneval étoit entré volontairement dans le jardin, & qu'il ne témoignoit aucune inquiétude ſur les moyens d'en ſortir, il avoit une retraite aſſurée, & je le forcerois bien à me laiſſer ſortir avec lui. Cette ré-

flexion toute ſimple ſe préſenta tout-à-coup à mon eſprit, je n'en attendis pas une autre. Je ſaiſis l'extrêmité de la branche qui me parut la plus longue & la plus flexible; je m'élançai, la branche ſe courba, & quoiqu'elle m'eût porté à peu de diſtance de la terre, je tombai lourdement. Au bruit de ma chûte, à l'apparition ſubite d'une figure auſſi étrange que la mienne, Dorothée frémit, Derneval ſe releva bruſquement, me ſaiſit par le bras, & ſoudain m'appuya ſur la poitrine le bout d'un piſtolet. Ho! ne la tuez pas! s'écria Dorothée d'une voix très-altérée; je regardai mon ennemi tranquillement & je lui dis d'un ton calme: je ne crains rien, Monſieur, je ſais bien que Derneval ne m'aſſaſſinera pas; mais ſoyez tranquille auſſi, je ne trahirai pas vos amours fortunés. Tandis que je lui parlois, Derneval me regardoit de près.

D'abord

D'abord il fut trompé par ma coëffure féminine, par le petit *caraco* blanc ; mais le caleçon déchiré attira auſſi ſon attention, & une toile très-fine, modelant certaines formes délatrices, lui donna de terribles ſoupçons : eſt-ce une femme ? s'écria-t-il. D'un coup de main rapide, il éclaircit ſes doutes, & dès qu'il fût sûr de mon ſexe : créature amphibie ! vous me direz qui vous êtes ! --Derneval, je ſuis amant comme vous. --Amant de qui ? --De la fille la plus belle & la plus vertueuſe que ce couvent renferme. --Monſieur, comment s'appelle-t-elle ? comment vous nommez-vous ? (Je les regardai tous deux.) Je ſais vos noms, mais je ne vous les ai pas demandés. Derneval, qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que je ſuis Gentilhomme. --Vous êtes Gentilhomme ! Monſieur, je ne vous demande qu'un moment.

Il remit ſon piſtolet dans ſa poche ; & tandis qu'il réparoit certaine partie de ſon habillement fort en déſordre, Dorothée qui s'étoit avant tout occupée du ſoin de ſe rajuſter, me fixoit avec une attention que je pris pour de la hardieſſe. Son amant revint à moi : Monſieur, quelle que ſoit votre Maîtreſſe, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne, il faut que la mort de l'un de nous deux, aſſure à l'autre un éternel ſecret. --Derneval, ſortons enſemble, je ſuis prêt à vous ſatisfaire. Et vous croyez que je le ſouffrirai ? interrompit Dorothée, en ſe précipitant dans les bras de ſon amant ; mon cher Derneval ! & vous, M. de Faublas !... --De Faublas ! qui vous a dit ?.... --Je vous reconnois ; vous êtes le Chevalier de Faublas ! vous êtes le vivant portrait d'Adélaïde ! je vous ai vu quelquefois au parloir, vous y demandiez

votre ſœur ; votre ſœur n'y alloit jamais ſans cette jolie Mademoiſelle de Pontis ... Ha ! c'eſt Mademoiſelle de Pontis que vous aimez ! c'étoit vous qui chantiez hier cette romance, dont j'ai retenu le refrain.

La plus modeſte & la plus belle,
Celle-là m'a donné ſa foi !

Souvenez-vous qu'hier l'une de nos Dames a paſſé avec moi près de votre pavillon ; vous avez dû l'entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutoient ; vous avez dû m'entendre les excuſer.... Chevalier, c'étoit vous qui chantiez cette romance, c'étoit pour Mademoiſelle de Pontis que vous la chantiez .... Derneval ! Faublas ! pourſuivit-elle, en uniſſant nos mains dans les ſiennes, la conformité de vos aventures doit vous inſpirer une égale confiance. Chacun de vous doit trouver dans l'autre, un compagnon diſcret,

un ami fidèle, & vous iriez vous égorger! & Sophie ou Dorothée ſercit bientôt réduite à pleurer ſon amant.... Monſieur de Faublas, jurez-moi une inviolable diſcrétion. --Je jure par Sophie! Et moi par Dorothée! s'écria Derneval. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre; & cet embraſſement réciproque, fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amans écoutèrent patiemmenr le récit des événemens, qui m'avoient amené dans le lieu où je les avois ſurpris. Derneval me dit enſuite: la lune ſe cache de plus en plus, nous ſortirons d'ici quand l'orage qui ſe prépare, éclatera; permettez que Dorothée & moi, nous vous laiſſions ſeul un moment.

Le moment fut long. Laſſé d'attendre, je m'endormis ſous l'arbre au pied duquel je m'étois jetté. Quand je me

réveillai, de rapides éclairs ſillonnoient une épaiſſe nuée, au ſein de laquelle le tonnerre rouloit avec un épouvantable fracas ; le ciel vomiſſoit des torrens d'eau. Je me levai très-ſurpris de ne pas voir paroître Derneval. Je m'avançai avec inquiétude ſous l'allée couverte, du côté qu'ils avoient pris pour s'éloigner. Que les amans ſont diſtraits & préoccupés ! tandis que les élémens paroiſſoient prêts à ſe confondre, Derneval & Dorothée s'amuſoient à des bagatelles !

Le ciel eſt en feu, me dit Derneval ; on nous découvriroit peut-être à la lueur des éclairs, il faut attendre encore. --Derneval, vous en parlez à votre aiſe ! je ſuis preſque nud ! --Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie ne me mouille pas auſſi ? --Ha ! Dorothée eſt avec vous !

Je m'éloignai triſte & penſif. Une

demi-heure après, il fallut retourner à Derneval, pour l'avertir qu'il ne connoit plus, & qu'une obſcurité profonde favoriſoit notre retraite. Il fit enfin ſes adieux à Dorothée. Amans heureux ! leur dis-je alors, ayez pitié d'un couple amant ! ha ! Dorothée ! ha ! vous qui ſavez comme il eſt doux de voir ce qu'on aime, vous n'ignorez pas ſans doute combien il eſt affreux d'en être ſéparé ! ha ! montrez-moi ma Sophie, vous le pouvez ... Derneval me prit la main, il me dit : Dorothée vous eſtime, elle aime Mademoiſelle de Pontis, nous ſommes frères ; vous verrez votre Sophie, vous la verrez. --La nuit prochaine ? mon cher compagnon. --Non, notre imprudence heureuſe cette nuit, pourroit ne pas l'être toujours. Je tremble d'expoſer Dorothée, vous ne voudriez pas compromettre Sophie ? Chevalier, nous ne nous

voyons ici que deux fois par ſemaine à-peu-près, & la nuit du rendez-vous, eſt toujours une nuit pluvieuſe ou ſombre. Un ſignal dont nous ſommes convenus ne me trompe jamais ; & quant à vous, il ne ſera pas difficile de vous avertir, puiſque vous logez dans ce pavillon. Soyez tranquille, dans trois jours au plus tard, vous verrez Mademoiſelle de Pontis : partons.

Il me conduiſit vers la partie du mur où ſon échelle de cordes étoit attachée. Nous vîmes que de là je gagnerois bien mon pavillon, mais que je ne pourrois atteindre à ma fenêtre, ſous laquelle nous retournâmes. Derneval étoit d'une grande taille, il me fit monter ſur ſes épaules, & ſoutenant enſuite mes pieds avec ſes mains, il me pouſſa vigoureuſement, au moment où je ſaiſiſſois les cordes de ma jalouſie. Dès qu'il me vit chez moi,

il retourna à ſon échelle, au moyen de laquelle il eſcalada le mur en un inſtant.

J'étois fatigué, j'avois faim, je m'endormis profondément, en attendant mon déjeûner qui m'arriva ſur les dix heures du matin. On me remit en même tems une lettre venue pour moi par la petite poſte; elle étoit de Roſambert. Il m'apprenoit que le ſoir même de mon enlevement, madame ma chère mère avoit oſé venir lui demander ce que Madame Ducange étoit devenue. Pour conſoler cette mère déſolée, & pour la déterminer en même tems à croire qu'il n'avoit jamais connu ſa fille, il avoit employé l'un de ces argumens victorieux qui ne manquoient jamais leur effet ſur la Dutour. Au reſte, il me recommandoit de ne pas ſortir de chez moi, & d'y garder l'incognito le plus abſolu. Madame de B*** me faiſoit chercher par-tout;

par-tout ; des gens apoſtés rôdoient toute la journée autour du couvent, mon père ne pouvoit faire un pas ſans être obſervé, & l'hôtel du Comte étoit inveſti, même pendant la nuit.

Infortunée Marquiſe, m'écriai-je, comme je vous ai délaiſſée ! de quelle ingratitude j'ai payé vos ſoins généreux & tendres ! pourrois-je vous faire un crime des mouvemens que vous vous donnez pour découvrir ma retraite ? ha ! ſi vous ne me cherchiez pas, vous m'aimeriez moins !

Je tirai de ma poche le portrait du Vicomte de Florville, & je le baiſai. Je n'entreprendrai pas de juſtifier ces réflexions peut-être déplacées quoique juſtes, & ce mouvement ſans doute condamnable quoiqu'involontaire ; tout ce que je puis dire au Lecteur, pour l'engager à me continuer ſon indulgence, c'eſt qu'un moment après, je

ne ſongeai plus qu'à ma Sophie.

Je la vis paroître à ſept heures du ſoir ; elle étoit accompagnée d'une femme dont l'habit m'effraya d'abord, mais que je reconnus bientôt pour Dorothée. Toutes deux paſſèrent ſous ma fenêtre. Dorothée pouvoit-elle être belle auprès de Sophie, auprès de Sophie qui brilloit entre toutes ſes compagnes, comme une roſe au milieu des autres fleurs? Je ne pus me modérer en la voyant ſi près de moi. Elles entendirent toutes deux le cri de ma jalouſie que j'allois lever ; leur prompte retraite prévint mon imprudence, & m'en fit repentir. Elles eurent du moins l'attention de s'aſſeoir ſous l'allée couverte, à peu de diſtance & vis-à-vis de mon pavillon. Sans doute elles s'entretenoient de moi ; car ma jolie couſine parloit avec feu, & regardoit toujours ma fenêtre. Bientôt aux geſtes de Dorothée, je compris qu'elle

montroit à ma Sophie, le côté du mur par lequel Derneval s'introduiſoit dans le jardin. Mon cœur étoit pénétré de la plus douce joie.

Le lendemain même promenade, même imprudence, même châtiment, même plaiſir.

Cependant le ciel étoit calme & ſerein. Plus impatient qu'un laboureur dont une ſéchereſſe de deux mois brûle les terres inutilement enſemencées, j'invoquois les vents du midi, j'allois ſans ceſſe de la girouette au barometre. Le troiſième jour enfin, de gros nuages obſcurcirent les rayons du ſoleil couchant; la nuit ſera pluvieuſe, dit Dorothée en paſſant ſous ma fenêtre, & moi, je crois qu'elle ſera belle, répondit ma jolie couſine. Ha! oui, bien belle! m'écriai-je aſſez haut. Les deux amies qui redoutoient toujours ma vivacité, s'éloignèrent promptement.

A minuit précis, Derneval fut au pied de mon pavillon ; il me jetta une échelle de cordes que je fixai ſur ma fenêtre, & bientôt j'embraſſai mon frère. Nous avançâmes ſous l'allée couverte, ma jolie couſine & ſa tendre amie nous y attendoient. La voilà ! me dit Dorothée, je vous la livre avec confiance, M. de Faublas ; elle ne vous aimeroit pas tant, ſi vous n'étiez pas digne d'elle ! ha ! croyez-moi, reſpectez ſa timide jeuneſſe ; prolongez cette époque délicieuſe de l'amour vertueux & pur. Que votre union ſoit innocente, puiſqu'elle peut l'être encore ! qu'un jour un heureux hymenée . . . hélas ! cet eſpoir vous eſt permis, belle Sophie, cette odieuſe enceinte ne vous renferme pas pour toujours . . . D'affreux ſermens . . . ſes ſanglots lui coupèrent la parole. Derneval impatient de la conſoler l'entraîna, je reſtai avec ma Sophie,

Qu'il me ſoit permis de répéter ici ce qu'on a dit mille fois ; le véritable amour eſt timide & reſpectueux. Paſſer des heures entières avec une Maîtreſſe adorée, tenir ſur ſes genoux la plus jolie des filles, reſpirer ſon haleine, ſentir palpiter ſon cœur, & ſe contenter de preſſer doucement ſa main, ne prendre qu'en tremblant un baiſer ſur ſes lèvres, ne pas oſer ſolliciter des faveurs plus précieuſes qui ſemblent réſervées pour l'amant aimé ! voilà ce que le jeune Faublas n'auroit jamais cru poſſible ! voilà l'étonnante vérité dont ſa jolie couſine le convainquit dans ce premier rendez-vous ! j'approchois de Sophie, ſon ame purifioit la mienne.

C'eſt avec cette ardeur & ces vœux épurés,
Que ſans doute les Dieux veulent être adorés.
Volt. Semiramis.

Et Derneval à qui la tendreſſe de Dorothée ne laiſſoit plus rien à deſi-

rer; Derneval étoit peut-être moins heureux que moi. Ce fut lui cette fois qui vint m'avertir qu'il étoit tems de nous retirer, que l'aurore ne tarderoit pas à paroître. --L'aurore ! il n'y a pas une heure que nous ſommes ici ! Allons, Chevalier, interrompit Dorothée, prenez courage, nous nous reverrons dans trois jours. --Ha ! Sophie, je tremble toujours que Madame Munich... --Mon cher couſin, quand après ſouper ma gouvernante a bu quelques verres de ratafiat, elle ne ſonge plus qu'à dormir; c'eſt moi qui reſte chargée du ſoin de fermer la porte de notre petit appartement.... Allons, le tems ſe paſſe, interrompit encore Dorothée, il ne faut pas que le crépuſcule nous ſurprenne ici. Derneval ! dans trois jours; peut-être un peu plus tôt... hélas ! peut-être un peu plus tard. --Adieu, ma Sophie; dans trois

jours ; un peu plus tôt, ſi cela ſe peut ; mais je vous en prie, jamais plus tard. Adieu, ma Sophie.

Pour cette fois le ciel s'intéreſſoit aux vœux d'un amant. Un tems couvert me fit croire, le ſecond jour, que le rendez-vous ſeroit avancé. Ma jolie couſine paſſant ſous ma fenêtre, à l'heure ordinaire, confirma mon eſpoir. La nuit ſera pluvieuſe ! dit-elle. --Ha ! ma Sophie !... elle n'attendit pas la fin de ma réponſe.

Une heure après, mon traiteur frappa à ma porte. Je ſoupois quand un inconnu me remit une lettre, en me diſant qu'il étoit chargé d'apporter réponſe. Voici ce que Roſambert m'écrivoit :

« Je crains de tomber malade, mon » ami, je ſuis ce ſoir d'une triſteſſe !... » il y a plus de deux heures que je » n'ai ri. Auſſi ai-je l'ame pénétrée de » ce que j'ai vu. Imaginez qu'en atten-

» dant l'heure de la comédie, j'ai été ce
» ſoir faire un tour de promenade au
» Luxembourg. Une femme qui n'avoit
» pas mauvais tour, ſe promenoit ſeule
» dans une allée écartée; moi par diſ-
» traction ou autrement, j'ai ſuivi la jolie
» rêveuſe. J'ai paſſé derrière deux hom-
» mes aſſis ſur un banc iſolé. L'un d'eux
» avoit un mouchoir à la main: *ha! s'é-*
» *crioit-il douloureuſement, je croyois*
» *qu'il m'aimoit! le cruel! il me livre*
» *volontairement aux plus mortelles in-*
» *quiétudes.* Mon cher Chevalier, la voix
» de cet homme m'a frappé. J'ai laiſſé
» pour un moment la petite que j'allois
» atteindre, je ſuis revenu ſur mes
» pas, j'ai fixé les deux amis trop pré-
» occupés pour m'appercevoir. Faublas,
» celui que j'avois entendu ſe plaindre,
» pleuroit amèrement; c'étoit votre
» père!... L'autre! je crois l'avoir ren-
» contré quelquefois chez vous; ſi ce

» n'eſt pas Monſieur Duportail, c'eſt un » homme qui lui reſſemble beaucoup.... » Mon ami, le Baron pleuroit! cela » m'a tant affecté, que je n'ai plus ſongé » à la quête du galant gibier que je » courois d'abord. Je ſuis rentré chez » moi pour vous écrire. Faublas, j'ai » naturellement beaucoup d'amitié pour » les jolies femmes, je ſacrifierai dans » l'occaſion mille petits ſcrupules au » deſir d'avoir celle qui m'aura plu; » mais il y a des devoirs!... je con- » viens que Sophie mérite bien qu'on » faſſe quelques fautes pour elle; mais » enfin votre père pleuroit! Chevalier, » réfléchiſſez-y ».

Je me recueillis un moment, & puis appellant l'inconnu : Monſieur, vous direz à celui qui vous envoie que je lui ferai réponſe demain.

Je n'attendis pas que minuit fût ſonné pour deſcendre au jardin; mais mon

impatience ne pouvoit avancer l'horloge du couvent. Les deux charmantes recluſes ne vinrent qu'à l'heure marqué. Auſſi-tôt que Derneval ſe fit entendre, Dorothée courut au devant de lui. Je fus étonné de les voir revenir tous deux une demi-heure après. Chevalier, me dit Dorothée, vous avez le ſecret de ma vie, mais je vous dois une hiſtoire détaillée de mes amours long-tems infortunés. Elle en commença le touchant récit qu'elle ne put finir ſans verſer un torrent de larmes (1). Conſole-toi, ma chère Dorothée, conſole-toi, s'écria Derneval, tu n'as pas long-tems encore à gémir dans ta priſon ; bientôt je t'arracherai à l'eſcla-

(1) Au moment où j'écris, je ne puis révéler les tragiques aventures de ces Amans. Un jour le Lecteur les ſaura, & c'eſt alors que je l'inſtruirai des raiſons qui me forcent à les lui taire aujourd'hui.

vage ; bientôt tes indignes parens frémiront de ton bonheur qu'ils ne pourront empêcher. Et vous, Chevalier, pourſuivit-il avec chaleur, vous que nos malheurs ont touché, vous m'aiderez à les finir. Je rends grâce au haſard qui m'a donné un ami, un frère d'armes, un compagnon tel que vous. Animés des mêmes motifs, expoſés à-peu-près aux mêmes dangers, dans notre intime union, nous trouverons notre ſûreté commune. Les ennemis de Dorothée ſont les vôtres ; je jure une haine éternelle à ceux de Sophie ; & malheur à qui troublera déſormais nos amours mutuellement protégés ! -ha ! Derneval, ha ! j'y conſens volontiers ! J'embraſſai Dorothée, Derneval embraſſa ma Sophie.

Il n'étoit pas quatre heures du matin quand je rentrai dans mon pavillon ; cependant j'allai frapper au corps-de-

logis qu'habitoit mon propriétaire. Je le réveillai pour lui demander un *paſſe par-tout*, & pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeoit de retourner à la campagne; que peut-être mon abſence ſeroit longue, mais que je me réſervois toujours ſon pavillon, pour avoir dans tous les cas, un *pied à terre* à Paris.

Avant cinq heures, je fus à la porte de Roſambert. Les domeſtiques ne vouloient point réveiller leur Maître qui venoit de ſe coucher. Je fis tant de bruit, que le plus hardi alla dire au Comte, qu'une femme demandoit à lui parler. --A cette heure ci? qu'elle aille au diable!.... écoute, écoute, eſt-elle jolie?--Oui, Monſieur. --Ha! c'eſt autre choſe! il n'eſt pas trop tôt! qu'elle entre...Hé! c'eſt Madame Firmin! ce tour ci vaut l'autre! (il ſe jetta à mon col.) Il me paroît que

ma lettre . . . --Roſambert, faites-moi donner des habits d'homme, & je vais de ce pas chez M. Duportail. --Je crois que vous le trouverez, mon ami. Il eſt sûrement revenu, c'eſt sûrement lui que j'ai vu hier au Luxembourg. En vérité, le Baron m'a ſingulièrement touché. Savez-vous qu'il eſt venu ici dix fois, le Baron! il ne m'a jamais trouvé, j'avois donné des ordres ſi précis! --Roſambert, faites-moi donner des habits.

On me choiſit parmi les ſiens ceux qui ſe trouvèrent les plus courts. Je volai chez M. Duportail, qui fut auſſi charmé que ſurpris de me voir. Lovzinski, lui dis-je, je viens vous livrer le fils de votre ami, je me remets en vos mains ſans condition. Daignez ſeulement être médiateur entre mon père & moi; voulez-vous bien me conduire chez le Baron? --A l'inſtant même,

mon ami. Ho ! quel plaiſir nous allons lui faire ! Mon cher Baron, quel doux moment tu vas paſſer !

En chemin, Lovzinski m'apprit que ſur un faux avis il avoit été faire à Saint-Pétersbourg un voyage inutile. Senſible à ſon malheur, je ne pus m'empêcher pourtant de faire tout bas cette réflexion : tant que Dorliska ſera perdue, on ne pourra me la faire épouſer.

Nous arrivâmes à l'hôtel. M. Duportail me pria d'attendre dans le ſalon, & de le laiſſer entrer ſeul dans la chambre à coucher du Baron. Il me dit que c'étoit une précaution qu'il devoit prendre, moins pour engager mon père à me pardonner, que pour le préparer par degrès à la joie de mon retour.

Je fus bientôt environné des gens de la maiſon, ravis de revoir leur jeune

Maître ; Jaſmin ſur-tout ne pouvoit contenir ſa joie.

Il n'y avoit pas deux minutes que M. Duportail parloit au Baron, quand j'entendis celui-ci s'écrier : Il eſt là, mon ami, allons, je ſuis sûr qu'il eſt là ! hé ! mais qu'il entre ! qu'il entre donc ! Je m'avançois vers la porte, elle s'ouvrit avec violence, mon père preſque nud ſe précipita dans le ſalon ; les domeſtiques s'éloignèrent par reſpect. Le Baron me prit dans ſes bras & me couvrit de baiſers. Je n'avois pas la force de dire un ſeul mot. Tout-à-coup mon père, comme s'il ſe fût répenti de m'avoir montré toute ſa tendreſſe, me repouſſa d'un air irréſolu. Je me jettai à ſes pieds, & lui montrant une bourſe encore pleine d'or : mon père, vous voyez que ce n'eſt pas la néceſſité qui me ramène à vous. Il ſe rejetta dans mes bras, me preſſa

contre ſon ſein, m'embraſſa vingt fois, & mouilla mon viſage de ſes larmes. Ha! je n'avois plus que cette crainte, diſoit-il. Mon cher fils! mon bon ami! il eſt donc bien vrai que tu m'aimes? J'avois peine à croire que cela ne fût pas! Faublas, mon cher fils, tu ne ſais pas comme ce moment me dédommage des maux que j'ai ſoufferts! cependant, mon ami, tu ſeras père un jour; ha! puiſſent tes enfans t'épargner les chagrins que tu m'as donnés!

Mon père vit bien que mon cœur étoit plein, que mes ſanglots étouffoient ma voix. Il eſſuya mes larmes qui ſe confondoient ſur mon viſage avec les ſiennes: conſole-toi, mon cher enfant, me dit-il, je ne t'en veux pas, ſois bien perſuadé que je ne t'en veux pas; tu m'as quitté, il eſt vrai, mais la circonſtance t'excuſoit. Tu m'as laiſſé pluſieurs jours dans l'inquiétude; mais

mais enfin tu es revenu volontairement. Va! j'étois plus inquiet que défiant, je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur... tiens, je t'aime peut-être plus encore que je ne t'aimois! hé! qui ne fait pas de fautes à ton âge? quel jeune homme a jamais réparé les siennes mieux que toi? Quel père plus heureux que le tien, peut se vanter d'avoir un meilleur fils?... allons, mon ami, le passé est oublié, reprends ton appartement, rentre dans tous tes droits.

M. Duportail s'étoit jetté dans un fauteuil, & nous regardoit tous deux avec un plaisir mêlé de douleur; nous l'entendîmes murmurer le nom de sa fille. Le Baron emporté par sa joie, se leva brusquement, alla à son ami, prit sa main & lui dit: elle se retrouvera, ta fille! elle se retrouvera, & mon fils,... Il n'acheva pas, & s'adressant à moi: Faublas, vous renon-

cerez à Sophie ? --A Sophie, mon père ? --Ho ! oui, ho ! je l'exige ; ſur ce point là, je ſerai toujours inflexible ; il faut me promettre de ne plus aller au couvent. --Ne pas aller au couvent ! --Mon fils, je vous répète qu'il faut me le promettre. --Hé bien, mon père, puiſque vous l'exigez abſolument, je vous aſſure que je n'irai plus au parloir. --Voilà ce que je demande ! va, mon ami, va te repoſer. --Mais Adélaïde ? --Ha ! oui, elle eſt dans l'inquiétude. (Il écrivit un moment.) Tiens ! voilà le nom du couvent dans lequel elle eſt maintenant ; cours-y, cours-y vîte : tu n'as pas d'idée du plaiſir que tu lui feras !

Je remontai chez moi pour changer d'habits, & j'allai voir ma ſœur qui plaignit beaucoup ſa bonne amie, dont elle ignoroit le bonheur.

Je me rendis enſuite chez Derneval,

à qui j'appris le changement de ma demeure, & les raiſons qui l'avoient déterminé. Il loua beaucoup la ſage précaution que j'avois priſe de nous ménager, en tout événement, un aſyle dans le pavillon, & il me promit qu'avant la fin de la journée, Dorothée ſeroit inſtruite de ces évènemens qu'elle ne manqueroit pas d'apprendre à Sophie. Nous arrêtâmes que la nuit du ſurlendemain, nous irions au couvent s'il faiſoit beau. On ſait que les nuits pluvieuſes ou ſombres, étoient pour nous les belles nuits; on ſait que ſur ce point les amans & les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même ſoir Juſtine vint chez moi. --Hé! bon ſoir, ma petite Juſtine, il y a bien long-tems que nous ne nous ſommes rencontrés ſeuls! --Ho! Monſieur, y eût-il cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous

dire. Madame la Marquiſe.... --Tu es toujours bien jolie ! mon enfant ! --Monſieur, ma Maîtreſſe m'envoie... --Elle ſait déjà que je ſuis ici, ta Maîtreſſe ? --Oui ; ce matin vous êtes rentré par la grande porte, on eſt venu le lui dire auſſi-tôt... mais finiſſez, Monſieur ; ſouvenez-vous de nos conventions. --De quelles conventions parles-tu ? --Vous oubliez tout ! il y a quelques tems, il a été décidé entre nous, que lorſque je viendrois ici de la part de ma Maîtreſſe, je commencerois toujours par ma commiſſion. --Hé bien, dépêche-toi donc de parler, ma petite Juſtine. --Monſieur, ma Maîtreſſe a été bien ſurpriſe, bien affligée de votre fuite..... mais finiſſez donc. --Hé ! finis toi même ; tu fais des préfaces comme un Auteur fifflé ; ta Maîtreſſe a été bien ſurpriſe !... crois-tu que je n'aie pas deviné cela ? --Un inſtant,

Monſieur. --Tiens, les exordes m'ennuient toujours; mais dans ce moment ci ſur-tout ... au fait! ma petite Juſtine, au fait! --Ma Maîtreſſe m'a chargée de vous annoncer que vos amours ſecrets ... --Mes amours ſecrets! que veut-elle dire? --Mais vos amours avec elle ne ſont pas publics, j'eſpère? --Ha! tu as raiſon, oui, oui. --Elle dit que vos amours ſont menacés d'un grand malheur: elle prévoit un évènement fâcheux qui pourroit découvrir au Marquis le ſecret de votre déguiſement. --Le ſecret de mon déguiſement! mais ma belle Maîtreſſe ſeroit perdue! --Auſſi elle ſe déſole, elle pleure, elle gémit. Au moins, s'écrie-t-elle quelquefois, ſi je pouvois le voir! --Hé bien, où eſt-elle? où faut-il aller? --La! voyez! tout-à-l'heure je ne pouvois finir aſſez tôt; maintenant le voilà qui veut me quitter! --Ha! Juſtine, excuſe; mais

tu me dis que ta Maîtreſſe ſe déſole ! quel eſt donc cet événement qu'elle craint ? --Monſieur, je n'en ſais rien. Demain à dix heures du matin elle vous le dira chez ſa marchande de modes ; vous y viendrez, n'eſt-ce pas ? --Ha ! certainement ; je n'abandonnerai pas la Marquiſe dans une ſituation auſſi critique.... Ha ! çà, mon enfant ! voilà ta commiſſion faite !

Depuis ſi long-tems j'étois privé du plaiſir de voir la jolie femme-de-chambre, qu'on ne ſera pas étonné qu'elle ſoit reſtée un quart-d'heure avec moi.

La ſituation de la Maîtreſſe étoit ſi triſte, qu'on ne ſera pas plus ſurpris de l'empreſſement avec lequel je courus au rendez-vous, le lendemain à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir, la Marquiſe s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'eſſuyoit les yeux. Mon-

ſieur, me dit-elle, je vous prie d'excuſer mes importunités; je n'abuſerai pas de votre complaiſance, je ne vous demande qu'un moment d'attention. Je ne vous rappellerai pas, Monſieur, le ſervice important que je vous ai rendu il y a quelques jours; je ne vous parlerai pas de l'ingratitude extrême dont vous l'avez payé; je ne vous demanderai point où vous avez paſſé le tems qui s'eſt écoulé, depuis le jour de votre fuite juſqu'à celui de votre retour chez le Baron; je ſens qu'il ne me convient plus de m'informer de votre conduite, je ſens que mes plaintes, mes reproches & mes queſtions, ſeroient également inutiles. J'ai perdu tous mes droits ſur votre cœur, je veux au moins conſerver votre eſtime; un danger commun nous menace, je veux vous le montrer pour vous l'épargner. Jettez avec moi les yeux ſur le paſſé, Monſieur,

je prétends me juſtifier à vous-même de ma tendreſſe pour vous ; & pourvu que votre amitié me reſte... de grâce, ne m'interrompez pas.... pourvu que votre amitié me reſte, pourvu que vos jours ſoient en ſûreté, je verrai tranquillement le péril auquel eſt expoſé mon honneur, & peut-être ma vie.

Monſieur, vous vous rappellez ſans doute comment le haſard qui ſeconda ſi bien votre adreſſe, vous mit dans mon lit ?... hélas ! vous n'avez pas oublié de quel prix votre audace fut récompenſée ? mais vous excuſerez ma foibleſſe, ſi vous ſongez qu'à ma place aucune femme n'eût été plus forte que moi. [1] Le lendemain cependant, quand je vins à réfléchir qu'un jeune homme, que je connoiſſois à peine, poſſédoit mon cœur & ma perſonne, je fus épouvantée.

[1] C'eſt elle qui le dit.

Mais

Mais ce jeune homme brilloit de mille qualités réunies, ſa beauté m'avoit étonnée, j'étois charmée de ſon eſprit, il paroiſſoit ſenſible, il n'avoit pas ſeize ans! je me flattai de captiver ſa tendre jeuneſſe, de former ſon cœur docile, j'oſai concevoir l'eſpérance de me l'attacher pour toujours. Je n'épargnai rien pour ſerrer davantage des nœuds trop précipitamment formés, mais que je voulois rendre indiſſolubles. Toutes mes eſpérances furent cruellement trompées; j'avois une rivale, je le découvris malheureuſement trop tard, je fis de vains efforts pour ramener l'infidèle. Cependant il gémiſſoit dans l'eſclavage; j'oſai former le projet de le délivrer. L'excès de mon imprudence lui prouveroit l'excès de mon amour; ma témérité me rendroit peut-être mon amant! je n'examinai plus rien, j'exécutai l'entrepriſe la plus hardie

que jamais femme ait tenté!... hélas! je l'exécutai pour le bonheur de ma rivale, de ma rivale que sans doute le perfide a vue, pour qui l'ingrat m'a trahie!... ha! pardon, Monsieur, ma douleur m'égare, ce ne sont pas là les expressions... ce n'est pas ce que je voulois dire... Monsieur, vous m'avez quittée, une autre vous haïroit peut-être; moi, je vous demande votre estime et votre amitié.

Ha! mon amie!... je me jettai à ses genoux, je voulus prendre sa main qu'elle retira.

Votre amitié, Monsieur, elle m'est bien nécessaire... relevez-vous, de grâce, relevez-vous, daignez m'entendre jusqu'à la fin. Monsieur, votre ancien travestissement a nécessité des travestissemens nouveaux, mille imprudences ont suivi la première. Quelques précautions nous ont sauvés jusqu'à présent; mais on

ne sauroit tromper long-tems le public curieux & malin. Le hasard qui nous a servis pourra nous perdre ; il ne faut qu'une indiscrétion de nos gens, qu'une rencontre imprévue, qu'un mot échappé. Voilà les réflexions que j'aurois dû faire plutôt ; mais je n'ai pas été sage, parce que je me croyois heureuse. Tant qu'un doux espoir a pu m'abuser, je me suis étourdie sur le danger ; mes yeux ne se sont ouverts que lorsque l'étonnante fuite de Madame Ducange a pénétré mon cœur de cette affreuse vérité que je n'étois pas aimée... ! ha ! si mon erreur m'étoit restée, je serois encore au fond de l'abîme, sans l'avoir apperçu !

La Marquise versoit un torrent de larmes ; je me jettai encore à ses genoux : ho ! ma tendre amie, je vous aime ! je vous aime !

Non, non, je ne le crois plus, je ne

peux plus le croire. Relevez-vous Monsieur, je vous supplie de vous relever, je vous supplie de m'écouter. Tôt ou tard, je le prévois, notre liaison sera découverte, la multitude appellera mon amour une aventure galante; & cette aventure, si les détails en sont trouvés piquans, fera un éclat terrible! ce sera l'histoire du jour! le Marquis saura ses affronts, il les saura... Chevalier, je vous demande une grâce, une unique grâce. Songez dès à présent à vous dérober au ressentiment de Monsieur de B***; je l'attendrai courageusement quand j'y resterai seule exposée. Partez, Faublas, partez! emmenez ma rivale, soyez heureux autant que vous m'êtes cher, autant que je suis malheureuse!

Qui? moi? je ferois une double lâcheté! je fuirois le Marquis, je laisserois la plus généreuse des femmes en butte à sa fureur!... mais, ma chère ma-

man, pourquoi ces allarmes cruelles?....

Elles ſont trop bien fondées, Monſieur, apprenez l'embarras où je ſuis. Un événement tout ſimple va bientôt éveiller les ſoupçons du Marquis, & l'engager à chercher des éclairciſſemens, dont le réſultat me ſera funeſte. Monſieur, vous n'oublierez pas plus que moi cette fatale aventure de l'ottomane, cette ſcène bizarre qui dans le tems nous a tant chagrinés tous deux? vous paroiſſiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, & moi-même je ſouffrois d'être obligée de partager un bien qui me ſembloit n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuſer au Marquis l'exercice de ſes droits les plus inconteſtables. Mon mari trop exigeant me faiſoit de fréquentes querelles, que je ſupportois à cauſe de vous. A cette époque, nos rendez-vous ſe ſont multipliés, & je n'ai pas toujours conſervé

dans vos bras (ici la Marquiſe rougit beaucoup) cette préſence d'eſprit, ſi néceſſaire à une femme qui ne vit pas avec ſon mari. Enfin, Monſieur, il y a près de trois mois que le Marquis n'a couché dans mon appartement, & cependant je ſuis .... je ſuis enceinte.

Enceinte! répétai-je avec un cri de joie; enceinte! je ſuis père! & je vous abandonnerois!... ha! maman, ma chère maman, je vous ai toujours aimée, vous me devenez plus chère que jamais.

Je ſuis enceinte! répéta auſſi la Marquiſe, mais d'un ton ſi douloureux que mon cœur en fut déchiré; malheureuſe mère! enfant plus malheureux! à ces mots elle s'étendit plutôt qu'elle ne ſe renverſa ſur le canapé où je m'étois aſſis près d'elle. Ses yeux ſe fermèrent, ſa tête retomba mollement ſur ſon ſein; mais le mouvement égal de ce ſein doucement agité, ſes lèvres

toujours vermeilles, les roſes de ſon teint que me laiſſoit voir la toilette négligée du matin, & qui loin de ſe flétrir, brilloient d'un éclat plus doux ; tout m'annonça que l'état de foibleſſe dans lequel je la voyois, n'auroit pas de ſuites fâcheuſes. Mes baiſers brûlans ne purent la rendre à la vie ; je me précipitai dans ſes bras, elle treſſaillit ; & les plus vives ſenſations graduellement produites la tirèrent enfin de ſa léthargie. D'abord ſes bras voulurent me repouſſer, bientôt ils m'attirèrent : mon amante partagea mes tranſports, & me prodigua les noms les plus doux.

Me voilà donc expoſée à de nouvelles perfidies, me dit-elle, dès qu'elle eut repris ſes ſens ? Je la raſſurai par les proteſtations réitérées d'un attachement toujours durable. Elle témoigna pourtant quelque défiance, quand je lui dis que Madame Ducange s'étoit réfugiée

chez le Comte de Roſambert ; mais enfin elle parut me croire. Elle m'apprit, en m'accablant des plus tendres careſſes, qu'elle ſe croyoit au ſecond mois de ſa groſſeſſe ; & je ne ſortis du boudoir, qu'après avoir pris jour pour y revenir.

Depuis deux heures cependant, je me croyois un autre homme. Quelle nouvelle la Marquiſe venoit de m'apprendre ! comme des idées de paternité flattent l'amour-propre d'un adoleſcent ! déjà Faublas n'eſt plus ce jeune étourdi, faiſant ſiffler dans ſes mains une frêle baguette, fredonnant l'ariette nouvelle, coudoyant les hommes, regardant les femmes ſous le nez, devançant à la courſe un char léger, paſſant comme un éclair au milieu de deux commères qui jaſent au coin d'une rue, marchant ſur le pied de ce badaud qui regarde un eſcamoteur, renverſant ſur une borne

cet autre nigaud qui lit une affiche, & toujours riant comme un fol des burleſques accidens cauſés par ſa vivacité ! Non, la demarche du Chevalier maintenant grave & meſurée, annonce un homme raiſonnable ; la noble audace qui brille ſur ſon viſage, eſt tempérée par la douce joie dont ſon front rayonne ; ſon regard fier avertit les paſſans du reſpect qu'ils lui doivent ; dans toute ſa perſonne eſt répandu je ne ſais quel air de dignité, qui ſemble leur dire : honorez un père de famille (1).

(1) *Honorez un père de famille !* ha ! jeune étourdi ! qu'oſes tu penſer ? que dis tu ? Faublas, mon cher Faublas, prends garde à toi. C'eſt ſur tout ici qu'ils te blâmeront amèrement, s'ils n'ont pas pitié de ton âge. C'eſt ici qu'ils t'accuſeront d'avoir plus de gaieté que de délicateſſe, plus de feu que de ſenſibilité, plus d'eſprit que de jugement. D'abord ils te diront que de tous les ſentimens,

J'eſpérois trouver chez moi Roſambert, à qui je brûlois d'apprendre mon

---

le plus impérieux, le plus excluſif, l'amour le véritable amour, ne ſouffre ni diſtraction, ni partage; ils ſoutiendront que le volage amant de Madame de B***, n'eut jamais un attachement bien ſérieux pour Mademoiſelle de Pontis.

Toi, qui adoras toujours ta Sophie, &, qui jamais ne ceſſas de lui donner des rivales, tu répondras dans l'innocence de ton cœur, que l'amant heureux d'une belle dame, peut être auſſi l'amant tendre d'une jolie demoiſelle. Ils conteſteront; tu aimes à diſputer, un combat polémique s'engagera; peut-être que ſelon l'uſage de tout tems pratiqué par les gens de lettres, ils te feront de beaux complimens le premier jour, pour te dire de groſſes injures le lendemain. Si tu n'es pas plus modéré, plus poli ou moins malin qu'eux, le peuple oiſif des cafés s'amuſera, & la queſtion reſtera à juger.

Mais un article plus délicat leur fournira contre toi des armes victorieuſes. Ils te diront

bonheur. Jaſmin me dit que le Comte étoit en effet venu ; mais qu'il n'avoit pu m'attendre long-tems. Une maladie dangéreuſe tout-à-coup ſurve-

---

que cet engagement ſacré commandé par la religion, avoué par les loix, le mariage eſt de tous les liens le plus reſpectable quoique le moins reſpecté ; que ceux-là ſeulement, méritent d'être *honorés*, qui, dans une union paiſible & chaſte, embraſſent des enfans dont la naiſſance ne donne aucun ſoupçon à l'heureux époux, ne coûte aucun remords à l'épouſe vertueuſe. Ils te diront que jamais le coupable père d'un enfant adultérin, ne dût être appellé *pere de famille* ; que violer un ſerment fait au pied des autels, c'eſt tranſgreſſer les loix divines ; que placer dans une famille abuſée des héritiers illégitimes, c'eſt troubler, de la manière la plus inexcuſable, l'ordre de la ſociété. Jeune homme ; ils te feront mille autres obſervations non moins preſſantes, & quand tu ſeras plus formé, tu conviendras qu'ils avoient raiſon.

nue à l'un de ſes oncles, dont il étoit ſeul héritier. l'obligeoit d'aller s'enterrer ſur-le-champ au fond de la Normandie, dans une terre dont cet oncle étoit le Seigneur. Roſambert n'avoit pu dire à Jaſmin, ſi ſon retour ſeroit prompt; mais au cas que ſon exil ſe prolongeât, il me prioit de venir paſſer quelques jours avec lui, ſi j'en avois le courage, & ſi mes amours me le permettoient.

O ma jolie couſine! ton ſouvenir m'occupa le reſte de cette journée; & durant tout le cours de celle qui la ſuivit, un ciel nébuleux m'annonça la nuit du rendez-vous. Je ſoupai avec le Baron, enſuite au lieu de remonter chez moi, je deſcendis ſous la porte cochère. Le Suiſſe enfin gagné par mes libéralités, ne me vit pas ſortir. Je me rendis derrière le couvent, dans une rue écartée, où Derneval accompagné de

deux fidèles domeſtiques m'attendoit déjà. Les échelles de cordes furent bientôt attachées, bientôt j'embraſſai celle que j'adorois. Il faut avouer qu'elle eut cette nuit là de grands combats à ſoutenir. Je n'oſois aſpirer encore à l'entière poſſeſſion d'une amante auſſi honorée que chérie; mais je voulois obtenir des faveurs plus précieuſes que celles qui m'avoient été juſqu'alors accordées. Il fallut toute la vertu de Sophie pour arrêter mes entrepriſes à chaque inſtant renouvellées. A quatre heures du matin, nous nous donnâmes le baiſer d'adieu. Jaſmin muni d'une groſſe clef, attendoit mon retour, & m'ouvrit doucement les portes de l'hôtel, dès qu'il entendit le ſignal convenu.

C'eſt ainſi que pendant trois mois, je trompai la vigilance du Baron qui dormoit tranquille, tandis que Sophie,

ayant à combattre ſa propre foibleſſe & mes deſirs toujours renaiſſans, m'étonnoit par ſa longue réſiſtance, me forçoit d'admirer les efforts heureux de ſa vertu ſans ceſſe exercée, me renvoyoit chaque matin mécontent d'elle, me revoyoit chaque nuit plus amoureux, & redoubloit mon ſupplice en m'avouant qne tant de privations ne lui paroîtroient guères moins douloureuſes qu'à moi, ſi elle n'en trouvoit un dédommagement bien doux dans le témoignage de ſa conſcience pure, & dans l'eſtime de ſon amant.

C'eſt ainſi que pendant trois mois, je trompai la jalouſie de Madame de B***, à qui mes journées étoient conſacrées. La Marquiſe me recevoit ſouvent chez ſa marchande de modes, quelquefois à ſa maiſon de Saint-Cloud, quelquefois auſſi chez elle. J'arrivois rarement le dernier au rendez-vous;

Ma belle Maîtresse, charmée de mes empressemens, & peut-être étonnée de ma constance, sembloit craindre sur-tout d'épuiser mon amour. Son état qui exigeoit tant de ménagemens, fournissoit différens prétextes aux refus fréquens dont elle aiguillonnoit mes desirs. C'étoient des foiblesses d'estomach, des migraines, des maux de cœur, mille autres indispositions, qui toutes me rappellant qu'elle étoit mère, la rendoient plus intéressante à mes yeux. Etonné cependant de voir sa taille aussi belle garder les mêmes proportions, j'attendois impatiemment cette *nuance d'arrondissement*, qui devoit m'assurer la paternité. Aux questions pressantes que je lui faisois de tems en tems, la Marquise répondoit qu'il étoit possible qu'elle se fût trompée d'un mois; que bien des femmes atteignoient le quatrième & le cinquième, avant que leur

taille arrondie eut décélé leur groſſeſſe ; enfin que le dérangement de ſa ſanté & d'autres ſignes plus certains, ne lui permettoient pas de douter de ſon état.

Roſambert revint dans les premiers jours d'Octobre. Son oncle en mourant l'avoit mis dans l'embarras des richeſſes ; les Normands, naturellement plaideurs, l'avoient chicané ; les jolies filles du pays de Caux l'avoient conſolé. A la nouvelle de la groſſeſſe de Madame de B***, le Comte me félicita d'abord ; mais au récit des circonſtances ſingulières qui avoient accompagné la tardive confidence qu'on m'en avoit faite, il ſourit, & ſecoua la tête d'un air défiant.

Mon ami, me dit-il, tout cela n'eſt pas clair ; je crois que les allarmes de la Marquiſe n'ont pas dû vous inquiéter beaucoup ; & ſon état me paroît au moins problématique. D'abord s'il eſt

est vrai qu'à l'époque de cette aventure de l'ottomane, elle ait renoncé à Monsieur de B***, & c'est un effort dont je la crois bien capable, il est encore moins douteux, qu'aux premiers indices d'une fécondité traîtresse, elle se sera arrangée de manière que son heureux époux puisse s'attribuer tout l'honneur du chef-d'œuvre, qui seroit mis en lumière huit mois après. Ainsi, vous concevez qu'elle n'a joué l'inquiétude, que pour attendrir davantage votre cœur compatissant. Mais il y a plus; je crois, mon cher Faublas, que vous n'avez pas encore eu l'esprit d'être père. Qu'est-ce, je vous prie, que cette grossesse dont on ne vous instruit qu'au bout de deux mois? L'accident heureux ou sinistre, ne vous intéressoit-il pas assez pour qu'on vous l'apprît dès la première lune? Falloit-il, pour vous avertir, attendre pendant trente jours, que le

ſecond courier manquât ? Et puis remarquez que trois mois ſe ſont écoulés depuis la confidence ; trois & deux font bien cinq. Cinq mois révolus ! & rien ne paroît encore ! & de votre propre aveu, il n'y a pas trace d'embonpoint ! que diable ! mon ami, voilà de ces choſes ſur leſquelles on ne peut tromper un amant. Ha ! mon cher Faublas, je vous aſſure que ce petit Chevalier là eſt avorté..... Mon ami, cette groſſeſſe a été imaginée pour vous ramener, vous retenir & vous intéreſſer. Au reſte, la ruſe n'eſt pas mauvaiſe ; je n'en veux d'autre preuve que le grand ſuccès qu'elle a eu.

Les obſervations de Roſambert me paroiſſoient preſſantes ; mais il m'en coûtoit beaucoup de renoncer au doux eſpoir dont j'étois bercé depuis pluſieurs mois. Je me promis de ne rien négliger pour éclaircir les faits le ſoir même.

Juſtine étoit venue me dire qu'à l'entrée de la nuit je pourrois me rendre chez ſa Maîtreſſe ; je n'y manquai pas. Je n'eus pas beſoin de frapper aux portes de l'hôtel, elles étoient ouvertes ; mais le Suiſſe me vit, je nommai Juſtine, & me coulant derrière une voiture qui venoit apparemment d'entrer ; je gagnai l'eſcalier dérobé. Arrivé au boudoir, j'ouvris la porte, j'entrai bruſquement, & je ne fus pas peu ſurpris d'entendre M. de B***, qui parloit très-haut dans la chambre à coucher de la Marquiſe. A l'inſtant même, Juſtine ſans doute effrayée du bruit que j'avois fait en ouvrant la porte, ſe précipita de la chambre à coucher dans le boudoir.

Il rentre dans le moment, me dit-elle, en me pouſſant dehors. J'eus bientôt deſcendu quelques degrés. Mais voyez donc cette ſotte qui s'enfuit quand je lui parle, s'écria M. de B***, qui

pourſuivit Juſtine. Il entra dans le boudoir, à l'inſtant où elle tenoit d'une main le flambeau dont elle m'éclairoit, & de l'autre la porte entr'ouverte. La ruſée ſuivante, ſans répondre un ſeul mot, acheva de tirer la porte qu'elle ferma à double tour; & puis elle me fit ſigne de l'attendre. N'ayez pas peur, me dit-elle, dès qu'elle fut près de moi; il ne peut plus nous joindre: mais, Monſieur, ce boudoir vous eſt funeſte!

Ici Juſtine laiſſa échapper des éclats de rire que le Marquis entendit. L'impertinente! s'écria-t-il, elle rit de ſa ſottiſe, & elle me ferme la porte au nez! Je n'entendis pas le reſte, car Juſtine qui faiſoit d'inutiles efforts pour modérer ſa gaieté, recommença à rire plus haut qu'auparavant.

Je la pris dans mes bras: friponne, tu vas payer pour ta Maîtreſſe! à ces mots, je ſoufflai la bougie; je donnai

un baiſer à la rieuſe, & je l'aſſis doucement ſur les marches. --Hé ! mais, Monſieur, que faites-vous donc ?... quoi ! ſur un eſcalier ? Au lieu de répondre, je préparois le moment fortuné ; mais Juſtine un peu trop vive, fit un mouvement bruſque & ſi malheureux, que le flambeau qui ſe trouvoit à côté d'elle, roula du haut en bas de l'eſcalier, avec un grand fracas. Qu'eſt-ce que cela, cria le Marquis à travers la porte, Juſtine, vous avez fait un faux pas ? Ho ! ce ne ſera rien, rien du tout, lui répondit-elle d'une voix tremblante. Oui ! rien, répliqua-t-il, & elle ne peut pas parler ! Pendant ce court dialogue, Juſtine s'efforçoit de me chaſſer du poſte que j'occupois, & que je m'obſtinois à garder. Quoiqu'il me parût fort dur de quitter le champ de bataille, avant d'avoir remporté la victoire, il fallut m'y décider pourtant,

Le Marquis venoit de sonner ses gens ; & nous l'entendîmes leur ordonner d'aller relever Justine, qui venoit de faire un faux pas dans l'escalier dérobé. Je n'avois pas un moment à perdre. Au risque de me rompre vingt fois le col, je descendis l'escalier dans un désordre extrême. J'apperçus près de là une remise où je courus, non sans peine, me cacher & me rajuster de mon mieux. Je me disposois à sortir de ma retraite pour traverser la cour, quand les domestiques parurent au bas du grand escalier. Ils accouroient avec des lumières, je n'eus que le tems d'ouvrir la portière d'un carosse, dans lequel je me précipitai.

De là je vis que Justine épargnoit la moitié du chemin à ceux qui la venoient secourir. Elle fut ramenée comme en triomphe, par les laquais charmés de l'avoir trouvée saine & sauve, après

une auſſi terrible chûte. Déjà ces Meſſieurs remontoient le grand eſcalier, en faiſant mille exclamations joyeuſes. Déjà je me préparois à profiter du moment pour m'échapper ; mais mon deſtin bizarre m'avoit réſervé pour cette ſoirée les plus ridicules malheurs. Du gros de la troupe ſe détacha tout-à-coup un grand diable de palfrenier, qui s'acheminant tout droit vers la remiſe, commença par poſer ſa chandelle ſur le marche-pied du caroſſe, où je reſtois dans une horrible tranſe. Il viſita enſuite une voiture remiſée près de la mienne ; (c'étoit apparemment celle qui venoit de ramener le Marquis.) il fit encore quelques tours ſous la remiſe, & revenant enfin s'aſſeoir ſur le commode marche-pied, après avoir ôté ſa chandelle qu'il ſouffla : elle ne peut tarder à venir, dit il, attendons-la. Dès que cette lumière qui me gênoit cruelle-

ment fut éteinte, je me ſentis plus tranquille. La nuit étoit ſi ſombre, il faiſoit un brouillard ſi épais, qu'on ne diſtinguoit rien à quatre pas de diſtance. Cependant un grand quart-d'heure s'étoit écoulé, la perſonne deſirée n'arrivoit pas; je m'impatientois dans ma priſon autant que mon geolier, qui juroit tout bas ſur ſon marche-pied.

Enfin j'entendis un léger bruit dans la cour; le palfrenier l'entendit auſſi, car il ſe leva en touſſant doucement; on lui répondit ſur le même ton, on s'avança, on lui parla tout bas. C'eſt bon, répéta-t-il aſſez haut pour que je l'entendiſſe, dans celui-là, ajouta-t-il, & il frappa ſur mon caroſſe. A ces mots, on quitta l'intelligent domeſtique, qui reſté ſeul, vint à ma portière, la ferma à clef, paſſa de l'autre côté, en fit autant, & ferma de même l'autre voiture remiſée près de la mienne. Maintenant,

tenant, ſe dit-il à lui-même, je puis allumer ce reverbère; & comme s'il y avoit eu un parti pris de me déſoler, il alla préciſément en face de la remiſe, allumer un très-gros fanal, qui, dans le fond de cette cour moins large que profonde, jettoit malgré le brouillard, un aſſez grand jour pour qu'on pût aiſément diſtinguer tout ce qui s'y paſſoit. Après cette belle opération, il s'éloigna en ſifflant.

Vous qui liſez cette funeſte aventure, ſi vous aimez Faublas, plaignez-le. On le chaſſe d'un boudoir, on le dérange ſur un eſcalier, on le pourſuit ſous une remiſe, on l'empriſonne dans un caroſſe, il eſt inquiet, il eſt morfondu, & pour comble de malheur, il n'a pas ſoupé.

L'odeur des mets qu'on préparoit dans les cuiſines, venoit juſqu'à moi, & je n'en reſſentois que plus vivement

combien il eſt douloureux quelquefois d'avoir bon appetit. Ma ſituation cependant me paroiſſoit ſi triſte, que ce n'étoit pas la faim qui me tourmentoit le plus. Ces mots dans *celui-là*, me faiſoient faire de terribles réflexions. Avois-je été découvert? le Marquis, enfin bien inſtruit, préparoit-il ſa vengeance?

O mon ange tutélaire! ô ma Sophie, ce fut toi que j'invoquai dans ce moment critique. Il eſt vrai que toujours ſéduit par l'objet préſent, je t'avois oubliée pendant quelques heures; il eſt vrai que j'étois dans l'infortune quand je t'adreſſai mon tardif hommage; mais honore-t-on moins dans ſon cœur le dieu dont on néglige quelquefois le culte; & n'eſt-ce pas ſurtout lorſqu'ils ſont malheureux, que les hommes implorent la divinité.

J'eus tout le tems de ſonger à ma jolie couſine. J'aurois pu m'évader peut-

être, mais je n'oſois le tenter, parce que les domeſtiques alloient & venoient ſans ceſſe dans la cour, parce que le fatal reverbère eût éclairé tous mes mouvemens, parce qu'enfin dans la crainte qu'on ne m'eût découvert, & qu'on ne me guettât au paſſage, j'aimois mieux attendre l'ennemi que de l'aller chercher.

L'ennemi ne vint pas, & je finis par m'endormir dans mon poſte.

Le bruit de la porte cochère qui crioit ſur ſes gonds, me réveilla ſur le minuit. Le Suiſſe, un trouſſeau de clefs à la main, fermoit toutes les ſerrures & barricadoit toutes les portes. C'étoit l'inſtant que je redoutois, c'étoit ſans doute celui qu'on avoit attendu pour me venir aſſiéger! j'en fus quitte pour la peur. Le Suiſſe rentra paiſiblement dans ſa loge; un domeſtique éteignit les réverbères, chacun s'alla coucher.

J'entends quelque mouvement dans la cour. Un homme dont je ne puis diſtinguer les traits s'avançe doucement ; je recule avec précaution ; il ouvre la portière & monte dans le caroſſe, au moment où, preſſé d'un deſir curieux, je m'aſſieds modeſtement derrière.

Après un quart-d'heure de ſilence, l'inconnu frappe des pieds, & tout d'un coup apoſtrophant à la fois la nuit, le froid, le brouillard, & une perſonne qu'il appelle chienne, il deſcend du caroſſe, ſe promene ſous la remiſe, & pour ſe diſtraire apparemment, il vient à deux pas de moi, ſatisfaire un beſoin très-malhonnête. Ce Monſieur, dès qu'il a fini, donne de nouveaux ſignes d'impatience. La chienne ! s'écrie-t-il à tout moment, & il accompagne cette exclamation de quelques autres expreſſions plus énergiques. Enfin il ajoûte : que c'eſt bête, de me

donner rendez-vous ici, de ne pas vouloir que j'aille dans ſa chambre comme les autres fois ! elle vient me conter que la nuit dernière, Madame a entendu du bruit, & que ça tache ſon honneur. Son honneur ! je dis, ça ſe peut bien : mais faut-il pour cela qu'elle me laiſſe pendant deux heures gober le brouillard & le rhume ! la chienne de femelle ne ſait donc pas que quand un homme eſt gelé ...

La complainte de l'amoureux, [on devine que ç'en étoit un] fut interrompue par un léger bruit, qui attira ſon attention & la mienne. Il ſe leva, alla au-devant de la perſonne aimée, la joignit à peu de diſtance, & lui reprocha ſa lenteur. Elle ſe juſtifia par un baiſer bien appuyé. Cette façon de répondre plut apparemment beaucoup à l'amant ; il répliqua de la même manière, & la converſation s'anima au

point, que le choc égal & ſoutenu de leurs lèvres amoureuſement preſſées, forma bientôt un doux concert, dont un tiers obſervateur devoit peu goûter l'harmonie.

A la crainte que j'avois d'être découvert, ſe joignoit alors un deſir inquiet de ſavoir quelle étoit la beauté facile, dont le langage avoit à la fois tant de douceur & d'énergie; mais les ténèbres épaiſſes qui m'avoient protégé contre l'amant, déroboient l'amante à mes regards curieux. L'heureux couple qui s'entendoit ſi bien ſans parler, monta dans le caroſſe. Il en partit auſſi-tôt des ſoupirs étouffés, des gémiſſemens tendres, & la caiſſe violemment pouſſée, fit en une minute, vingt ſoubreſauts, qui m'apprirent aſſez à quelle eſpece d'exercice ſe livroient ceux qui étoient dedans. Etrangement cahotté derrière, je ſongeois à quitter ma place,

quand la voiture remiſe par degrès dans ſon parfait équilibre, m'annonça que les athletes reprenoient haleine. Mon cher la Jeuneſſe! dit alors une voix dont je reconnois les accens ſi doux... hélas! & ſi trompeurs.... mon cher la Jeuneſſe!,.. Ma chère Juſtine! répond auſſi-tôt le butord, & je ſens la caiſſe reprendre ſon balancement perfide!

J'eſſaie de me gliſſer en bas, un grain de ſable ſe rencontre ſous mes pieds & s'écraſe en criant. Ha! mon dieu! dit Juſtine, qu'eſt-ce? j'entends du bruit!.. vois dans la cour... nous ſommes ſurpris!

La Jeuneſſe étonné deſcend, paſſe près de moi ſans me voir, marche au haſard dans la cour & affecte de touſſer. Juſtine, plus morte que vive, eſt reſtée immobile dans le caroſſe. Je me montre à la portière: c'eſt moi, char-

mante enfant, j'ai tout entendu, renvoie la Jeuneſſe tout-à-l'heure; ſonge ſur-tout qu'il me faut un gîte, & que je n'ai pas ſoupé. --Quoi! Monſieur de Faublas, vous étiez là? --Oui, j'étois là; mais renvoie la Jeuneſſe, donne-moi une chambre, donne-moi à ſouper. Je te dirai après ce qui m'eſt arrivé, ce que j'ai entendu, ce que tu as fait?

A ces mots je regagne mon poſte en tâtonnant. La Jeuneſſe revient, il aſſure à Juſtine qu'elle s'eſt trompée, qu'il n'y a perſonne. Juſtine ſoutient qu'elle a entendu du bruit, que quelqu'un eſt levé dans l'hôtel. Elle a la cruauté de renvoyer ſon triſte amant, qui ne la quitte qu'après l'avoir embraſſée pluſieurs fois, & ſur la parole qu'on lui donne, que dès le lendemain même, on lui offrira ſa revanche à

une heure & dans un lieu plus commode.

Dès qu'il ſe fut éloigné, Juſtine me déclara qu'elle ne ſavoit où me conduire. Monſieur, me dit-elle, paſſe la nuit chez Madame. --Quoi! le Marquis?... --Il l'a voulu abſolument. --Ha! ha! mais tu as une chambre, toi, Juſtine? --Oui, Monſieur, tout près de l'appartement de Madame. --Hé bien, mon enfant, conduis-moi dans ta chambre. Il y a ſept mortelles heures que je m'enrhume & que je jeûne ici; voudrois-tu m'y laiſſer mourir de faim & de froid? --Ho! non, M. Faublas, ho! sûrement non; mais c'eſt que... ſi ma Maîtreſſe entend du bruit? --Bon! je n'en ferai pas tant que la Jeuneſſe en a fait la nuit dernière.

Juſtine me prit par la main, & tous deux marchant ſur la pointe du pied, allongeant le cou & prêtant l'oreille,

nous gagnâmes à tâtons la petite chambre en queſtion. Juſtine alluma une lampe & ſe hâta de faire du feu. Elle n'oſoit me fixer ; mais ſon regard timide & détourné, ſembloit me demander grâce ; & je voyois ſur le minois chiffonné de la friponne, un petit air boudeur & confus qui le rendoit plus piquant qu'à l'ordinaire. Ho ! que j'étois tenté de lui pardonner ! ho ! qu'un jeune homme de dix-ſept ans, a*ſ*peine à garder ſa colère dans la chambre d'une jolie fille de ſon âge ! je ne pouvois douter que la Jeuneſſe ne fût heureux ; mais je l'étois auſſi ; il ne s'agiſſoit donc plus que de ſavoir lequel des deux on aimoit davantage ! Oui, mais avoir un rival dans les écuries de l'hôtel ! partager mes plaiſirs avec un valet ! il ne falloit en vérité rien moins qu'une idée auſſi repouſſante, pour m'empêcher de faire, en ce mo-

ment, une infidélité de plus à la Marquise, une injure nouvelle à ma Sophie.

Auſſi-tôt que les réflexions délicates eurent étouffé les deſirs renaiſſans, je ſentis ma faim davantage : donne-moi donc à ſouper, Juſtine. --Je n'ai rien, M. Faublas. --Quoi ! rien du tout ? --Ha ! ha ! ſi fait, dans ma Commode deux pots de confiture. --Que deux, Juſtine ? --Oui, les voilà, je n'en donne qu'à mes bons amis, au moins ! --En ce cas, mon enfant, c'eſt donc la Jeuneſſe qui a entamé celui-là. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de n'avoir pas étrillé ton la Jeuneſſe, le jour qu'il galoppoit après moi, au pont de Sèvc. --Ha ! vous lui avez donné un coup de fouet ! il avoit le bras tout noir ! --Je ne m'étonne plus de l'intérêt que tu pris dans le tems à cette rencontre..... mon enfant, donne-moi du pain. --Je n'en

ai point. --Pas une bouchée ? --Pas une miette. --Et à boire ? --Ho ! de l'eau plein ce pot à l'eau.

Deux pots de confiture ! c'eſt le ſouper d'une Religieuſe. Il eſt ſain, mais il eſt léger ; mais mon eſtomach n'étoit pas content, & pour le reconforter, il fallut avaler un malheureux verre d'eau qui me gela le palais & les entrailles. Quelle douleur ! Juſtine paroiſſoit ſouffrir de ma détreſſe. *Le feu n'alloit pas aſſez bien ;* elle tiſonnoit & ſouffloit ſans ceſſe. *Je devois geler ;* elle boutonnoit mon habit. *Ce chapeau ne ſuffiſoit pas pour me garantir du froid ;* il fallut me laiſſer coëffer d'un de ſes bonnets de nuit. *On ſentoit des vents coulis par-tout ;* elle alloit, pour me les épargner, fourrer du papier ſous la porte. Juſtine infatigable prévenoit les beſoins que j'avois, & ceux même que je n'avois pas ; Juſtine enfin me

prodiguoit les attentions fines & recherchées, les petits ſoins délicats, toutes ces careſſes empreſſées dont vous accable toujours une femme qui vous trompe, ou qui va vous tromper.

Monſieur, me dit enfin la ruſée ſuivante, curieuſe de ſavoir comment je m'étois trouvé l'eſpionnant à trois heures du matin; je croyois que vous aviez eu le tems de regagner la porte cochère, je vous connois ſi prompt, ſi leſte! je n'avois pas ſongé que dans le déſordre où vous étiez, il vous falloit quelques minutes.... Je l'interrompis pour lui conter de point en point ce qui m'étoit arrivé dans l'hôtel, depuis que j'y étois entré. Elle ſe contraignit pour ne pas rire, quand je lui parlai du boudoir; le ſouvenir de ſa chûte ſur l'eſcalier, la fit preſque rougir; un faux air de commiſération parut ſur ſa maligne figure, quand je lui

racontai mon empriſonnement dans le caroſſe ; mais lorſque j'en vins à la dernière partie de mon récit, que je comptois égayer par quelques épigrammes, il ſe fit dans tout ſon maintien la plus prompte des révolutions. La pauvre fille baiſſa les yeux, pencha la tête, pâlit un peu, & de ſa main droite comptant les uns après les autres les cinq doigts de ſa main gauche, elle haſarda timidement quelques mots d'une juſtification fort difficile.

Monſieur de Faublas, ne me dites pas ce qui s'eſt paſſé dans le caroſſe, je le ſais, j'y étois. --Tu veux donc bien en convenir ? --Oui ; mais je ne vous ai pas fait une infidélité. --Comment ! es-tu bien sûre de ce que tu dis là, mon enfant ? --Certainement, je ne vous ai pas quitté pour la Jeuneſſe, c'eſt au contraire la Jeuneſſe que j'ai trompé pour vous. --Ha ! ha ! --Oui,

M.

M. Faublas, vous ne m'aimez que depuis quelques mois, vous !--Et la Jeuneſſe ? --Ho ! il y a plus de deux ans. Je vous ai préféré dès que je vous ai vu, mais je n'ai pas voulu rompre tout-à-fait avec lui, parce que je le ménage pour le mariage. --Tu t'y prends bien ! --Vous riez, mais ſoyez sûr qu'il m'épouſera. --Sans doute, Juſtine, il t'épouſoit il y a une demi-heure !--Ho ! que je ſuis malheureuſe ! je vois que vous êtes fâché contre moi, & peut-être que demain ma Maîtreſſe me chaſſera. --Quoi ! tu penſes que je lui dirai ?... --Non, Monſieur, ce n'eſt pas cela ; mais Madame la Marquiſe n'eſt pas contente de ma chûte ſur l'eſcalier ; elle n'en a pas été la dupe. Quand je ſuis rentrée, M. le Marquis eſt venu à moi, il avoit l'air de me plaindre ; mais Madame m'a regardée de travers. Elle mérite cela, a-t-elle dit ſéchement ;

elle n'avoit qu'à deſcendre tout de ſuite ; au lieu de s'amuſer ſur l'eſcalier. Elle ne m'a rien dit depuis, parce que Monſieur ne l'a pas quittée ; mais elle a reçu mes ſervices avec beaucoup d'humeur, & je crains bien que demain... --Juſtine, ſi elle te renvoie, tu n'as qu'à venir me le dire chez moi ; je te chercherai une place, à une condition cependant. Depuis cinq mois la Marquiſe prétend qu'elle eſt enceinte.... --Ha ! Monſieur, je vous aſſure.... --Oui, ce que tu m'as aſſuré pluſieurs fois ; mais aujourd'hui ne te hâte pas de répondre : je ſaurai tôt ou tard la vérité, & ſi tu ne me l'as pas dite, je t'abandonne. --Mais, Monſieur, ſi je vous la dis.... --Ho ! ne crains rien, je ne te compromettrai pas. Ainſi, Juſtine, il eſt donc vrai que ta Maîtreſſe n'eſt pas enceinte ? --Monſieur, elle vous a conté cela dans le tems,

pour ſe raccommoder avec vous ; & cette nouvelle a paru vous faire tant de plaiſir, que depuis elle n'a jamais pu ſe décider... vous auriez tort de lui en vouloir. Tout ce qu'elle en fait, c'eſt pour vous plaire. --Oui, oui... Juſtine, ſi elle te renvoie je te chercherai une place, & en attendant, tiens !

Je la forçai d'accepter les dix écus que je lui préſentois : vous feriez bien, me dit-elle, de vous jetter ſur mon lit. --Mon enfant, je ne ſuis pas mal ſur cette chaiſe. Juſtine inſiſta ; mais mon malheureux ſort me pourſuivoit. Je refuſai, en lui obſervant qu'elle devoit être plus fatiguée que moi ; que ſon lit lui étoit néceſſaire ; qu'un ſimple matelas me ſuffiroit, ſi elle vouloit bien m'en faire le ſacrifice pendant quelques heures.

Juſtine docile à regret étendit par terre, près de la cheminée, ſa paillaſſe,

ſur laquelle elle mit un matelas, enſuite elle ſe jetta toute habillée ſur ſon lit, beaucoup diminué par le partage; puis me ſouhaitant une bonne nuit, elle me regarda tendrement & pouſſa un long ſoupir. Je ne ſais quoi me fit ſoupirer auſſi malgré moi; mon imagination toujours vive, égaroit ma foible raiſon; j'allois ſuccomber, quand tout-à coup je me rappellai ma Sophie. Il eſt vrai que je me ſouvins auſſi du balancement de la caiſſe. Quoi qu'il en ſoit, au-lieu d'aller au lit de Juſtine, je me précipitai ſur celui qu'elle venoit de me faire. Je poſai ma tête ſur mon bras devenu mon oreiller, je m'endormis profondément, & je laiſſe au Lecteur à décider ſi ce fut le dégoût qui étouffa le deſir, ou ſi pour cette fois, l'amour tendre triompha de l'amour libertin.

Il y avoit un peu plus de deux heures

que je goûtois les douceurs d'un repos bien néceſſaire, quand je fus réveillé par cet horrible cri : au feu !

Je me leve, je me frotte les yeux ; c'étoit moi qui brûlois, c'étoit Juſtine qui crioit de toutes ſes forces. Lui ordonner de ſe taire ; étouffer dans mes mains cruellement chauffées, le feu qui a déjà conſumé la moitié du pan gauche de mon habit ; rejetter dans la cheminée le tiſon enflammé, qui, ayant roulé juſqu'à la paillaſſe, y avoit mis le feu auſſi bien qu'au matelas ; ſaiſir près de la toilette de Juſtine un grand ſeau de fayence, qui heureuſement ſe trouva plein d'eau ; imbiber du fluide preſque glacé la paillaſſe & le matelas ; d'un coup de main arracher la couverture & les draps de Juſtine ; jetter le lit de plumes d'un côté, le ſecond matelas de l'autre ; renverſer le bois de lit d'un coup de pied ; ce fut l'affaire d'un

moment : je fis tout cela plus vîte qu'on ne le lira.

Cependant pluſieurs perſonnes attirées par les cris de Juſtine, accouroient à ſa chambre ; on lui crie d'ouvrir ſa porte. Peu s'en faut que je ne perde la tête, en reconnoiſſant la voix de ma belle Maîtreſſe & celle de ſon ſot époux. Où me cacher ? il n'y a point de lit, il n'y a point d'armoire ! je ne vois que la cheminée, je m'y fourre : Juſtine approche une chaiſe pour m'aider à y monter.

Mais ouvrez donc, Juſtine, s'écrie le Marquis. Juſtine en tenant la chaiſe répond que le feu eſt éteint. N'importe, ouvrez, réplique la Marquiſe, ou je vais faire jetter la porte en dedans. Encore faut-il que je m'habille, dit Juſtine en tenant toujours la chaiſe. Vous vous habillerez demain, repond ſon Maître furieux.

Tous les domeſtiques ſont accourus, on leur ordonne d'enfoncer la porte. A l'inſtant même je m'élance & je me cramponne. Juſtine retire la chaiſe, elle court à la porte, elle ouvre, on entre. La chambre ſe remplit de gens qui tous à la fois interrogent, répondent, commentent, s'effraient, ſe raſſurent, ſe félicitent & ne s'entendent pas. Parmi tant de voix confondues, ſe diſtingue aiſément la voix grêle du Marquis : cette impertinente ! qui met le feu à mon hôtel ! qui nous fait de ces peurs là ! qui trouble mon ſommeil & celui de ſa Maîtreſſe ! La Marquiſe pendant que ſon mari gronde, fait jetter par la fenêtre la paillaſſe & le matelas qui avoient fait tout le mal ; elle viſite la chambre & voit qu'il n'y a plus de danger. Que chacun ſe retire ! dit-elle. Les hommes obéiſſent d'abord ; quelques femmes, plus curieuſes peut-être

que zélées, offrent leurs ſervices à ma belle Maîtreſſe, qui leur ordonne une ſeconde fois de ſe retirer.

Comment avez-vous mis le feu ici ; crie le Marquis toujours en colère ? -- Un moment, donc ! lui dit la Marquiſe, attendez donc qu'ils ſoient tous partis. -- Et parbleu ! Madame, quand ils entendroient ! le beau myſtère ! -- Hé ! mais, Monſieur, ne voyez-vous pas que cette enfant eſt encore tremblante ? Croyez-vous d'ailleurs qu'on ſe brûle exprès ? -- Ha ! Madame, vous voilà ! vous voilà avec votre Juſtine ! vous lui paſſez tout. Hé bien, moi ! je ſoutiens que c'eſt une ſotte, une étourdie, qui finira mal, je vous en avertis ! tenez ! j'ai toujours remarqué dans ſa phyſionomie qu'elle étoit un peu folle. Voyez cette figure ? n'y a-t-il pas quelque choſe d'égaré ? n'apperçoit-on pas.... Allons, Juſtine, interrompit la Marquiſe.

apprenez-nous

apprenez-nous par quel accident . . . . --Madame, je liſois. Une belle heure, pour lire, s'écria le Marquis, là ! ne faut-il pas avoir perdu la tête ? Madame, reprit Juſtine, je me ſuis endormie, la lumière que je n'avois pas éteinte & qui étoit trop près du matelas . . . . Y a mis le feu, interrompit encore le Marquis, le grand miracle ! & que liſez-vous donc de ſi beau la nuit, Mademoiſelle ? Monſieur, répliqua la maligne ſuivante, c'eſt un livre qui s'appelle . . . le phyſionomiſte complet. Le Marquis s'appaiſa tout-à-coup & ſe mit à rire : c'eſt le phyſionomiſte parfait qu'elle veut dire, --Oui, Monſieur, oui, le phyſionomiſte parfait. --Hé bien, Juſtine, n'eſt-il pas vrai que ce livre là eſt amuſant ? --Ho ! oui, Monſieur, bien amuſant . . . c'eſt pour cela . . . . Et ce livre, où eſt-il ? demanda la Marquiſe. Après quelques

inſtans de ſilence, Juſtine répondit : Je ne le trouve pas, il eſt apparemment brûlé. Comment ! brûlé ! s'écria le Marquis, mon livre eſt brûlé ! vous avez brûlé mon livre ? --Monſieur .., --Et pourquoi prenez-vous mes livres ? Mademoiſelle ; qui vous a permis de prendre mon livre & de le brûler ? Hé Monſieur, lui dit la Marquiſe, vous criez à me rompre la tête ! --Comment ! Madame, l'impertinente brûle mon livre ! --Hé bien, Monſieur, vous en acheterez un autre. --Ha ! oui, vous en acheterez ! vous en acheterez ! vous croyez donc, Madame, que cela ſe trouve comme un roman ? il n'y avoit peut-être que cet exemplaire dans le monde ! & cette ſotte le brûle ! Hé bien, Monſieur, répliqua vivement la Marquiſe, ſi ce livre eſt brûlé, s'il ne s'en trouve pas d'autre, vous vous en paſſerez, je ne vois pas grand mal

à cela. --En vérité, Madame, l'ignorance... tenez, je m'en vais, car je vous dirois.... & vous! Mademoiſelle, je vous le répète, vous êtes une ſotte, une étourdie, une folle; & il y a long-tems que je l'ai vu dans votre phyſionomie! Il s'en alla.

Poſé en travers dans une cheminée étroite & ſale, forcé d'appuyer la tête & les épaules d'un côté, de roidir les jambes de l'autre, & pour plus grande ſûreté, de tenir les bras écartés, je me trouvois dans la plus incommode des ſituations. Je commençois à me fatiguer beaucoup. Cependant il falloit prendre patience, il falloit ſavoir comment tout cela finiroit; je recueillis mes forces & je prêtai l'oreille.

La Marquiſe commença. Le voilà parti! c'eſt ce que je voulois. Nous ſommes ſeules; j'eſpère, Mademoiſelle, que vous voudrez bien m'expliquer

votre chûte d'hier au ſoir, le bruit que j'entends chez vous depuis plus de deux heures; & comme vous ſentez que je ne crois pas à cette petite hiſtoire du livre brûlé, je me flatte que vous daignerez m'apprendre auſſi, par quel accident le feu vient de prendre ici. --Madame . . , --Répondez, Mademoiſelle, vous n'étiez pas ſeule chez vous? --Ho! Madame, je vous aſſure . . . --Juſtine, vous allez mentir! . . . --Madame, je liſois . . . . comme je vous l'ai dit . . . . --Vous mentez, Mademoiſelle; le livre dont vous parliez tout-à-l'heure eſt dans mon cabinet. --Hé bien, Madame, je travaillois . . . . je couſois . . . mais vous touſſez, Madame, vous vous enrhumez. --Oui, je m'enrhume, cela eſt vrai. Je vois que je ne pourrai pas ſavoir la vérité ce ſoir. Je vous laiſſe, Mademoiſelle, demain je ſerai ſans doute plus heureuſe, ou bien . . . (elle revint

ſur ſes pas.) Il faut, de peur d'un nouvel accident, éteindre cela tout-à-fait, dit-elle.

Elle prit en même tems le pot-à-l'eau qui ſe trouva ſous ſa main, & le vuida ſur les trois ou quatre tiſons qui ſe conſumoient dans les coins de la cheminée. Auſſi-tôt s'éleva une épaiſſe fumée, qui entrant à la fois par ma bouche, mon nez & mes yeux, faillit à m'étouffer. Mes forces m'abandonnèrent, je tombai ſur mes pieds. La Marquiſe recula d'effroi. Je ſortis promptement de la cheminée, la terreur fit place à l'étonnement. Nous nous regardions tous trois en ſilence.

Mademoiſelle, dit enfin la Marquiſe à Juſtine, en la fixant d'un œil courroucé : il n'y avoit perſonne chez vous ! & puis m'adreſſant un doux reproche : ha ! Faublas ! Faublas ! Juſtine ſe jetta aux genoux de ſa Maîtreſſe : ha ! Ma-

dame, je vous assure.... --Quoi ! Mademoiselle, vous osez encore !... Pendant que la pauvre Justine tâchoit de fléchir & de persuader la Marquise, je considérois avec attention la simple parure de celle-ci. Un seul jupon mal attaché couvroit négligemment des charmes que mon imagination auroit devinés, que mes yeux avoient vus, que ma mémoire me rappelloit. De longs cheveux noirs épars couvroient ses épaules d'albâtre, & retomboient mollement sur sa gorge entièrement découverte.... que ma Maîtresse étoit belle !... j'oubliai la supposition de grossesse ; & saisissant une main que je baisai : ma chère maman, les apparences sont souvent trompeuses. --Ha ! Faublas, à qui m'avez-vous sacrifiée ! --A personne ; un mot d'explication, & ma justification ne sera pas difficile. Justine voulut m'appuyer de son témoignage. Vous êtes

bien audacieuſe, lui dit ſa Maîtreſſe... Oui, vous avez raiſon, bien audacieuſe, cria le Marquis de B***, qui laſſé d'attendre ſa femme, la venoit chercher.

La Marquiſe ſouffle la lumière, me donne un baiſer ſur le front, & me dit tout bas : Faublas, un peu de patience, je reviendrai dans un inſtant. Elle éleve la voix & s'adreſſe à Juſtine : Mademoiſelle, ſortez, venez avec moi. Juſtine qui connoît les êtres, ne fait qu'un ſaut ; la Marquiſe ſort, repouſſe ſon mari qui alloit entrer, tire la porte, la ferme à double tour, retire la clef, & me voilà encore une fois en priſon !

Pour cette fois, mon eſclavage me parut ſupportable ; un doux eſpoir au moins m'étoit permis. Mes comiques tribulations ſi étrangement variées, prolongées ſi cruellement pendant la nuit entière, alloient ſans doute finir,

& la Marquiſe bientôt revenue, ne pourroit me refuſer le juſte dédommagement de tant de maux ſoufferts pour elle. Cette conſolante idée ranima mon courage; je pris une chaiſe que j'adoſſai contre la porte, & comme un chaſſeur à l'affut, j'attendis ma proie.

Bientôt j'entendis du bruit dans l'appartement des époux; on parloit vîte, on parloit haut, on diſputoit avec aigreur. Je jugeai que la Marquiſe, ne pouvant ſe débarraſſer de ſon mari, avoit pris le parti de le quereller, & je ne doutai pas qu'elle ne réuſſit bientôt à l'impatienter aſſez, pour l'obliger à quitter la place: il en arriva tout autrement. Après d'aſſez longs débats, la Marquiſe accourut de ſa chambre vers la mienne. Voilà bien, diſoit-elle avec feu, la ſcène la plus ſcandaleuſe! ne me ſuivez pas! Monſieur! gardez-vous de me ſuivre!

Elle étoit déjà au bout du corridor, tout près de ma priſon. Je ne ſais ſi elle s'accrocha quelque part, mais le pied lui manqua, & elle tomba ſi rudement, que la clef de ma chambre s'étant échappée de ſa main, vint rebondir contre ma porte. Mon amante infortunée jetta un cri terrible. Son mari qui la ſuivoit de près, la releva; pluſieurs femmes accoururent, on la ramena chez elle. Un moment après le Marquis s'écria: elle eſt bleſſée! que mes gens ſe levent! que le Suiſſe ouvre les portes! qu'on amène le premier Chirurgien!

Ho! comme mon cœur palpita dans ce triſte moment! que le malheur de la Marquiſe me cauſa d'inquiétude! qu'alors il me parut douloureux d'être ainſi renfermé, de ne pouvoir apprendre ſi ſa bleſſure étoit dangéreuſe, ſi ſes jours n'étoient pas menacés! mon impatience

s'accrut par mes réflexions. Au milieu des embarras qu'un pareil accident alloit cauſer, dans ces momens de trouble & d'agitation, Juſtine pourroit-elle quitter ſa Maîtreſſe ? Songeroit-elle à me délivrer ? Le tems étoit précieux, le jour commençoit à paroître. Si je parvenois à m'échapper, ſi je pouvois rentrer chez moi, Jaſmin, le premier venu que j'enverrois à l'hôtel du Marquis, me rapporteroit des nouvelles de ſa femme. Il falloit donc tenter tous les moyens poſſibles de me procurer ma liberté. Le bruit de la porte cochère qu'on ouvroit avec fracas, m'annonçant qu'un des plus grands obſtacles étoit levé, me donna l'eſpérance de pouvoir ſurmonter ceux qui me reſtoient. J'eſſayai d'abord, mais inutilement, de tirer à moi, par-deſſous la porte, la clef reſtée dans le corridor. Je voulus enſuite démonter la ſerrure, en détachant les vis qui la fixoient ;

mais elles étoient rivées en dehors.

J'examinois la ſerrure avec attention, je tâchois de l'ouvrir avec mon couteau, quand la Jeuneſſe, dont je reconnus la voix, me dit tout bas : c'eſt toi, Juſtine ? je te croyois chez ta Maîtreſſe ? ouvre-moi donc. L'occaſion étoit trop belle pour la laiſſer échapper ; je prends mon parti ſur-le-champ, & réſolu de donner quelque choſe au haſard, je déguiſe ma voix en la diminuant. Je contrefais de mon mieux celle de Juſtine, & gliſſant, pour ainſi dire, les mots à travers la ſerrure, je réponds : c'eſt toi, la Jeuneſſe ? dis-moi donc comment va ma Maîtreſſe. -- Ta Maîtreſſe va bien, la peau eſt à peine écorchée, Monſieur vient de nous dire que le Chirurgien a dit que ce n'étoit rien ; mais comment ne ſais-tu pas cela, toi ? ouvre-moi donc. -- Je ne puis pas, mon bon ami ; Madame m'a

enfermée. -- Bah ! -- Oui, tiens, la clef eſt par terre dans le corridor : cherche.

La Jeuneſſe regarde & trouve la clef, il ouvre la porte & me fixe : ha ! mon dieu ! c'eſt le diable ! dit-il. Je tente le paſſage, il m'adreſſe un grand coup de poing ; je pare & je ripoſte. Le coup eſt ſi prompt, ſi heureux, que le coquin tombe à la renverſe, avec une balafre ſur l'œil. Je ſaute par deſſus lui, je me précipite ſur l'eſcalier ; mon ennemi ſe relève & me pourſuit. Plus agile que lui, parce que je ne ſuis pas éclopé, parce qu'un motif plus preſſant m'anime, je traverſe rapidement la cour, & déjà j'ai franchi le ſeuil de la porte cochère, quand la Jeuneſſe d'autant plus furieux qu'il déſeſpère de m'atteindre, s'aviſe de crier de toutes ſes forces : arrête ! au voleur !

J'avois enfilé une rue de traverſe, la peur me donnoit des aîles. La Jeuneſſe

ſuivi de quelques autres domeſtiques crioit encore ; mais tous étoient loin derriére moi. Je me croyois ſauvé ; lorſqu'au détour d'une rue, je tombai dans une patrouille de la garde de Paris. Le Sergent m'arrêta ſur ma mine. En effet, il étoit impoſſible d'en préſenter une plus étrange. Tant de ſoins m'avoient occupé ſur la fin de cette nuit, qu'alors ſeulement je m'apperçus du groteſque équipage dans lequel je courois les rues. Une partie de mon habit brûlée, l'autre bariolée de ſuie, toute ma perſonne barbouillée de fumée, & enfin ma tête enterrée dans un bonnet de nuit de Juſtine ! je ne m'étonnai plus qu'en me voyant, la Jeuneſſe eût dit : c'eſt le diable!

Malgré la ſurpriſe que me cauſoit à moi-même ce coſtume rembruni, j'aſſurai au Sergent que j'étois un honnête homme. Il paroiſſoit peu diſpoſé à m'en

croire ſur ma parole ; & d'ailleurs la Jeuneſſe arriva ſur ces entrefaites, avec ſa ſequelle eſſoufflée. Tous les valets m'environnèrent & crièrent à tue-tête aux Soldats qui me ſerroient : arrêtez-le ! c'eſt un coquin ! c'eſt un voleur, amenez-le à l'hôtel. Je demandai qu'on me conduiſît chez le Commiſſaire du quartier ; ma requête fut trouvée ſi juſte, qu'on y ſatisfit ſur-le-champ.

Le Commiſſaire attendoit un ſcellé ; quand il ſut qu'il ne s'agiſſoit que de recevoir une plainte, il parut mécontent d'avoir été réveillé ſi matin. Mon ami, me dit-il, qui êtes vous ? --Monſieur, je ſuis le Chevalier de Faublas, votre très-reſpectueux ſerviteur. --Ha ! pardon, Monſieur, où logez-vous ? --Chez mon père, le Baron de Faublas, rue de l'Univerſité. --Que faites-vous ? --Pas grand choſe, comme tant

de jeunes gens de famille. --D'où ſortez-vous ? --Diſpenſez-moi de répondre à cette queſtion là. --Je ne le puis ; d'où ſortez-vous ? -D'une cheminée. --Monſieur, voilà de mauvaiſes plaiſanteries que vous pourriez payer cher. --Non, Monſieur, ce ſont des vérités que mon habit prouve, regardez plutôt. --Où alliez-vous ? --Me coucher. --Belles réponſes ! où eſt le plaignant ?

La Jeuneſſe ſe montra. --Mon ami, comment vous nommez-vous ? Je répondis pour lui : la Jeuneſſe. Monſieur.., de grâce ! me dit l'homme de loi, je parle à ce garçon. [à la Jeuneſſe.] Où logez-vous, mon ami ? --Dans le cœur d'une des femmes de Madame la Marquiſe, répliquai-je auſſi-tôt. --Monſieur ! ce n'eſt pas vous que j'interroge ! [à la Jeuneſſe.] Que faites-vous, mon ami ? --Il careſſe les demoiſelles dans les caroſſes.

Le Commiſſaire frappa du pied : la Jeuneſſe me regarda d'un air interdit. Le pauvre garçon troublé ne ſavoit plus que répondre aux queſtions dont l'accabloit notre Juge bourgeois. Il dépoſa cependant qu'il m'avoit trouvé enfermé chez Mademoiſelle Juſtine, dans une chambre de l'hôtel du Marquis de B***, que je forçois une ſerrure, & qu'en ſortant *je l'avois apoſtrophé, lui plaignant, d'un coup de poignet ſur l'œil.*

L'homme de loi qui voyoit dans tout cela des choſes très-graves, me pria de m'aſſeoir un moment ; il parla bas à ſon Clerc : quelques minutes après je vis arriver le Marquis de B***.

Il éleve la voix en entrant.

On vient de m'avertir qu'un voleur... Ha ! ha ! c'eſt M. Duportail.

Le

LE COMMISSAIRE.

Monſieur Duportail ! mais ce n'eſt pas là le nom que Monſieur nous a fait écrire.

LE MARQUIS, [*riant.*]

Pardon, Monſieur Duportail ; mais je vous vois dans un état ! ... comment ? ... pourquoi ? ...

FAUBLAS, [*ſe penchant à l'oreille du Marquis.*]

Il m'eſt arrivé l'aventure la plus plaiſante ! ... je vous conterai cela .... mais ce n'eſt pas là le moment.

LE MARQUIS, [*le regardant beaucoup.*]

Oui ... oui ... mais comment diable arrive-t-il que vous vous trouviez chez moi, dans cet équipage ?

LE COMMISSAIRE.

Monſieur le Marquis, je vais vous lire la dépoſition.

FAUBLAS.

Inutile.... [*bas au Marquis.*] Je vous conterai tout cela.

LE MARQUIS, [*le fixant d'un air incertain.*]

Oui, oui; mais voyons la dépoſition.

Le Commiſſaire alloit la lire; je tirai le Marquis dans un coin de l'étude; & affectant de lui parler bas: tirez-moi d'ici promptement, lui dis-je, vous ſavez comme mon père me gêne! s'il apprenoit jamais!... ſi le Commiſſaire s'aviſoit de l'envoyer chercher!

LE MARQUIS, [*haut.*]

Il eſt donc enfin revenu de Ruſſie, M. votre père?

FAUBLAS.

Oui.

LE MARQUIS.

Parbleu ! c'eſt un homme bien ſingulier ! il eſt introuvable & vous auſſi. J'ai été vingt fois à l'Arſenal....

LE COMMISSAIRE.

Mais Monſieur ne demeure pas à l'Arſenal.

LE MARQUIS.

Monſieur Duportail ne demeure pas à l'Arſenal ?

LE COMMISSAIRE.

Monſieur ne ſe nomme pas Duportail.

LE MARQUIS.

Ne ſe nomme pas Duportail ?... ha ! en voilà bien d'un autre.

LE COMMISSAIRE.

Riez, Monſieur, riez tant qu'il vous plaira! mais Monſieur nous a déclaré demeurer rue de l'Univerſité, & s'appeller Faublas.

LE MARQUIS, [*reculant tout étonné.*

Heim!... quoi!... comment?... qui parle de Faublas?

FAUBLAS, [*à l'oreille du Marquis.*]

Chut! chut! j'ai donné ce nom là, parce qu'il eſt fort déſagréable de décliner le ſien chez un Commiſſaire.

LE MARQUIS.

Ha! je comprends!... Comment ſe porte Mademoiſelle votre ſœur, Monſieur?

FAUBLAS, [*d'un ton triſte.*]

Aſſez bien.

LE MARQUIS.

Un jour que je vous rencontrai à l'Opéra, vous me dites que vous ne connoiſſiez pas ce Monſieur de Faublas.

FAUBLAS.

Ha! c'eſt que vous me parliez du fils!... qui eſt un mauvais ſujet.... mais le père!... ho! brave Gentilhomme.

LE MARQUIS.

Ha! ça, dites-moi donc par quel haſard mes gens vous ont pourſuivi.....

LE COMMISSAIRE.

Monſieur le Marquis, écoutez la dépoſition. elle eſt ſérieuſe.

LE MARQUIS.

Hé bien, voyons, liſez, j'écoute;

FAUBLAS, [*au Marquis.*]

Monſieur, le tems ſe paſſe.

LE MARQUIS.

Ho! cela ne ſera pas bien long.

FAUBLAS.

Mais je vous raconterai tout cela.

LE MARQUIS.

Sans doute; mais voyons ce que mes gens ont dépoſé..... vous pouvez être tranquille, je ſais bien que vous n'êtes pas un voleur.

Le Commiſſaire lut la dépoſition toute entiere; le Marquis fit rentrer la Jeuneſſe reſté dans la cour avec les autres domeſtiques. La Jeuneſſe confirma tout ce qu'il avoit dit, & entra dans de nouveaux détails bien propres à éclaircir les faits que je ne pouvois nier.

LE MARQUIS.

Monſieur étoit enfermé dans la chambre de Juſtine !... mais comment diable ! j'y ſuis entré, & je ne l'y ai pas vu !

FAUBLAS.

Preuve que je n'y étois pas, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais ma femme y eſt entrée auſſi ! elle y eſt même reſtée aſſez long-tems !... Monſieur, elle ne vous a pas vu non plus, ma femme.

FAUBLAS.

Autre preuve que je n'y étois pas !.... [*au Commiſſaire.*] Monſieur, vous voyez combien eſt vague l'accuſation dont on me charge ; trouvez-vous bon que je me retire ?

LE COMMISSAIRE.

Non pas, Monſieur ! non pas. Sentinelle ! barrez la porte !

FAUBLAS.

Quoi ! Monſieur ! vous pourriez ?...

LE COMMISSAIRE.

J'en ſuis bien fâché, Monſieur : mais vous entrez dans un hôtel, on ne ſait comment ni par où ; on vous trouve enfermé dans la chambre d'une demoiſelle !... cela n'eſt pas clair.... moi, je vois qu'on pourroit rendre plainte en ſéduction.

FAUBLAS.

Juge de paix, recevez les dépoſitions, écoutez les témoins, attendez les preuves, & toujours fidèle au vœu

de

de la loi, rejettez ſur-tout les perfides probabilités. Ce que vous appellez une conjecture, n'eſt jamais qu'une incertitude, ſur-tout quand il y va de l'honneur, je ne dis pas d'un noble, mais d'un Citoyen, d'un homme quel qu'il ſoit.

LE MARQUIS.

Permettez.... Monſieur, où avez-vous connu Juſtine?

FAUBLAS.

Monſieur, je pourrois me diſpenſer de répondre à cela; cependant je veux bien vous donner une preuve de ma complaiſance. J'ai connu Juſtine, en même tems qu'une certaine femme Dutour, dont elle étoit l'amie, & qui ſervoit ma ſœur.

LE MARQUIS, (*d'un air ſatisfait*)

Ha! oui, qui ſervoit Mademoiſelle Duportail?

FAUBLAS.

Oui, Monſieur.

LE COMMISSAIRE, (*avec humeur.*)

Si Mademoiſelle votre ſœur ſe nomme Duportail, vous vous nommez Duportail auſſi. Pourquoi faites-vous de fauſſes déclarations?

LE MARQUIS.

Ha! il n'y a pas grand mal à cela; je ſais pourquoi, moi! je ſais pourquoi. Laiſſez, Monſieur, laiſſez ſur votre procès-verbal ce nom de Faublas... (*Il vint à moi.*) Je ne veux pas vous compromettre; mais dites-moi amicalement ce que vous êtes venu faire chez moi.

FAUBLAS.

Quoi! vous ne devinez pas? J'ai

connu Juſtine à cauſe de ma ſœur ! on m'a trouvé dans la chambre de Juſtine ; cette petite eſt jolie ! . . .

LE MARQUIS.

Ha ! petit libertin, vous avez paſſé la nuit avec elle ! la Marquiſe ſeroit bien contente, ſi elle ſavoit que le frère d'une de ſes bonnes amies vient débaucher ſes femmes... Ha ! ça, mais quand le feu a pris chez Juſtine. . . .

FAUBLAS.

Nous étions fatigués, nous dormions.

LE MARQUIS, [*en riant.*]

Vous avez dû avoir une belle peur, quand j'ai frappé à votre porte ?

FAUBLAS.

Ho ! vous n'en avez pas d'idée !

LE MARQUIS.

Mais nous ne vous avons pas vu ; où diable vous étiez vous caché ?

FAUBLAS.

Dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Mais ma femme retournoit dans la chambre de Juſtine.... alors elle vous auroit vu.

FAUBLAS.

Point du tout, je l'entendois venir ; je *regrimpois* dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Et vous faiſiez bien. Ho ! ma femme ne peut ſouffrir chez elle le plus petit déſordre. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit moins indulgente qu'une autre ; mais écoutez

donc, une femme honnête ne veut pas être compromiſe. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, pourvu que ce ne ſoit pas chez elle, elle n'y trouve pas à redire. Et même ſur cet article elle pouſſe quelquefois l'indifférence trop loin; quelquefois elle excuſe dans ſes amies, des foibleſſes.... Monſieur, Mademoiſelle votre ſœur eſt-elle encore à Soiſſons?

FAUBLAS, (*paroiſſant héſiter.*)

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Quoi! vraiment! toujours dans ce Couvent?

FAUBLAS, [*jouant l'embarras.*]

Oui, Monſieur.... oui.... pourquoi non?

LE MARQUIS.

Je vous demande cela, parce que quelqu'un m'a dit l'avoir rencontrée dans les environs de Paris.

FAUBLAS.

Dans les environs de Paris!.... Ce quelqu'un là s'eſt trompé, Monſieur, ce n'étoit sûrement pas ma ſœur.... Mais, M. le Marquis, tout eſt fini, je penſe? allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, tout n'eſt pas fini, j'attends quelqu'un.

Ce quelqu'un entra au moment même, c'étoit mon père: l'homme de loi lui dit:

A qui ai-je l'honneur de parler, Monſieur?

LE BARON DE FAUBLAS.

Monſieur, je ſuis le Baron de Faublas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, Monſieur, j'ai mille excuſes à vous faire. Je vous avois fait avertir, parce que ce jeune homme, chargé d'une accuſation aſſez grave, avoit pris votre nom & ſe diſoit votre fils; mais ſa déclaration étoit fauſſe. Je ſuis fâché qu'on vous ait dérangé.

LE MARQUIS, [*au Commiſſaire.*]

Comment! ſa déclaration étoit fauſſe! mais ne vous ai-je pas prié, Monſieur, de laiſſer ce nom de Faublas ſur votre procès-verbal. [*tout bas au Chevalier.*] Vous ne ſentez donc pas les conſéquences de cela, vous? Si une fois

ce Commiſſaire écrit votre véritable nom, il enverra chercher votre véritable père, & cela fera une ſcène.... Priez ce Monſieur de Faublas de vous laiſſer ſon nom, cela finira tout.

Le Chevalier de FAUBLAS, [*au Marquis.*]

Ha! je n'oſe....

LE MARQUIS.

Je vais lui dire, moi!... [*au Baron.*] Dites qu'il eſt votre fils.

Cependant le Baron ſtupéfait de tout ce qu'il voyoit, regardoit tour-à-tour le Commiſſaire, le Marquis & moi : Monſieur, répondit-il enfin au Juge attentif, vos ſoins ne ſont pas perdus, ma peine n'eſt pas inutile. Dans l'état où je vois ce jeune homme, je devrois peut-être le méconnoître; mais le lieu même où je le trouve, ſollicite mon indulgence pour lui. Je le

connois ſenſible & fier ; s'il a fait quelque ſottiſe, un interrogatoire ici l'en a ſans doute aſſez puni.... Monſieur, ce jeune homme vous a dit ſon véritable nom, il eſt mon fils.

LE MARQUIS, [*au Baron.*]

Bien ! très-bien.

LE COMMISSAIRE.

Mais je n'entends plus rien à cela, je vais envoyer chercher ce Monſieur Duportail.

LE MARQUIS, [*au Chevalier.*]

Il n'entend plus rien à cela, je crois bien.

LE BARON, [*avec fierté au Commiſſaire.*]

Monſieur ! quand je dis qu'il eſt mon fils !

LE MARQUIS [*au Baron, en le tirant par ſon habit.*]

A merveille ! [*au Chevalier.*] Il joue ſon rôle à merveille.

LE CHEVALIER, [*au Marquis.*]

Ho ! le Baron eſt un homme d'eſprit ; & puis il a de grands torts à réparer envers nous.

LE COMMISSAIRE [*au Baron.*]

Monſieur, tout cela eſt fort bon ; mais il y a une plainte.

LE MARQUIS.

Ha ! je m'en déſiſte.

LE COMMISSAIRE, [*au Marquis.*]

Cela ne ſuffit pas, Monſieur ; l'affaire eſt d'une nature !.... Le miniſtère public eſt intéreſſé.

LE BARON, [*avec violence.*]

Le miniſtère public intéreſſé !.... De quoi s'agit-il donc ?

LE MARQUIS.

Bah ! d'une miſère.... une intrigue d'amoureux !

LE COMMISSAIRE.

Une intrigue d'amoureux !

LE MARQUIS, [*au Commiſſaire.*]

Hé ! oui, Monſieur, une aventure galante. [*au Baron.*] Ce n'eſt pas autre choſe qu'une aventure galante, je vous le certifie, moi !

LE COMMISSAIRE, [*au Marquis.*]

Monſieur, il y a fauſſe déclaration, effraction, ſévices, ſéduction.

LE BARON, [*avec le plus grand emportement.*]

Cela n'eſt pas poſſible ; qui dit cela ? qui oſe attaquer ainſi l'honneur de mon fils & de ma Maiſon ?

LE MARQUIS, [*au Chevalier.*]

Ha ! mais comme il joue donc ſon rôle ! cela n'eſt pas concevable !.... [*au père.*] Allez, Monſieur, tranquilliſez-vous ; il ne s'agit que d'un rendez-vous galant. Monſieur votre fils a couché avec une des femmes de ma maiſon, & pour ſe ſauver, il a roſſé l'un de mes laquais, voilà tout.

LE BARON, [*au Commiſſaire.*]

Monſieur, vous ſavez mon nom, ma demeure ; vous trouverez bon que j'emmène mon fils, en vous répondant de lui.

LE MARQUIS.

Oui, & moi auſſi, j'en réponds. [*au Chevalier.* [ha ! c'eſt qu'il ne faut pas perdre la tête !

LE COMMISSAIRE.

Meſſieurs, vous ſerez tenus de le repréſenter en tems & lieu, même par corps.

LE BARON.

Ha ! même par corps !

LE MARQUIS.

Oui, par corps, par corps : allons-nous-en.

Nous ſortîmes tous trois. Ha ! Monſieur, dit alors le Marquis à mon père, ha ! Monſieur, comme vous jouez la comédie ! que de naturel ! que de vérité ! vous donneriez des leçons à ceux qui

s'en mêlent ! (*Il s'adreſſa à moi.*) L'avez-vous entendu, quand il s'eſt écrié : qui oſe ainſi attaquer l'honneur de mon fils ?.... De ſon fils ! il me l'auroit perſuadé à moi-même, qui ſais ſi bien ce qui en eſt.

Tandis que le Marquis parloit, le Baron le regardoit d'un air qui m'auroit beaucoup amuſé, ſi je n'avois pas connu l'extrême vivacité de mon père. Je tremblois que les bizarres compliments dont M. de B*** l'accabloit, n'échauffaſſent ſa bile ; il ſe contint. Sa voiture l'attendoit à la porte : point de façons, me dit-il, montez le premier. Le Marquis voulut me retenir. Hé bien, continua le Baron, allez vous cauſer dans la rue, fait comme vous êtes. Je m'élançai dans le caroſſe ; le Baron s'y plaça près de moi, nous ſaluâmes poliment le Marquis ; mais nous laiſſâmes retourner chez lui à pied.

Mon père me dit alors : pourquoi voulez-vous abſolument paſſer des nuits hors de l'hôtel ? Les journées ne ſont-elles pas aſſez longues ? Voyez à quels dangers vous expoſe votre indocilité ! Je m'excuſai de mon mieux : mais votre ſanté que vous détruiſez ? pourſuivit le Baron. --Ha ! mon père, jamais reproche ne fut moins mérité ; ſi vous ſaviez comme j'ai été ſage cette nuit ! --Mon fils, croyez-vous parler encore au Marquis de B*** ? --Aſſurément non, mon père ; mais je vous aſſure que je pourrois paſſer dans l'année trois cents ſoixante-cinq nuits comme la dernière, ſans que ma ſanté en ſouffrît la moindre altération ; & ſi vous me permettiez de vous faire le détail.... --Non, mon ami, gardez cela pour Monſieur de Roſambert. Le Baron ajouta : Adélaïde, Monſieur Duportail, vous & moi, nous

ſommes invités pour demain, à dîner chez M. le Duc de ***, à l'entrée du Boulevard St.-Honoré. Si le tems change, s'il fait beau, nous partirons de bonne heure. Vous ferez tous trois un tour de promenade dans les Tuileries ; moi, je monterai un inſtant au Château, j'ai à parler à M. de Saint-Luc qui y loge. N'oubliez pas cela, je vous prie, & ſoyez prêt de bonne heure.

Juſtine étoit chez moi, quand j'y arrivai. La Marquiſe avoit reſſenti de mortelles inqu.études, en apprenant qu'un voleur caché dans la chambre de Juſtine, avoit été arrêté & conduit chez un Commiſſaire, où Monſieur de B*** s'étoit auſſi-tôt tranſporté. Elle avoit chargé ſa femme-de-chambre, non moins tremblante, de courir chez moi, d'y attendre mon retour & de me prier de l'inſtruire exactement de tous les détails d'une rencontre, dont

les

les ſuites pouvoient être très-ſérieuſes. Juſtine pleura, quand elle ſut que je l'avois ſacrifiée pour ſauver ſa Maîtreſſe. Je ſens bien, me dit-elle, que cela ne pouvoit ſe faire autrement; mais Monſieur va dire qu'il faut qu'on me chaſſe; & Madame déjà fâchée contre moi, ſaiſira peut-être avec plaiſir cette occaſion de me renvoyer. Je conſolai la pauvre fille, en l'aſſurant que je lui trouverois une place, & que dans tous les cas, je ne l'abandonnerois pas.

Dès que Juſtine fut partie, je changeai d'habits, je me débarbouillai & je courus chez Roſambert, à qui je racontai les joyeux accidens de la nuit paſſée. Je lui dis enſuite que s'il vouloit voir Adélaïde, il ſe trouveroit le lendemain matin aux Tuileries, dans l'allée qu'on appelle l'*allée du printems*. Le Comte me promit qu'il y ſeroit avant midi.

Dans l'après-dînée, je reçus une visite de Derneval, qui m'annonça que la nuit du lendemain nous verroit au couvent, quelque tems qu'il fit. Mon cher Faublas, ajou a-t-il, nous allons nous séparer. --Comment? --Les affaires qui me retenoient ici sont terminées; tout est préparé pour la grande entreprise que je médite depuis plusieurs mois. Dans la nuit de demain j'enlève Dorothée. -- Ha! Derneval, & comment verrai je ma Sophie, quand vous nous aurez abandonnés? --N'avez-vous pas votre pavillon? --Mais la grille du jardin? - Ha! vraiment vous avez raison, je n'y songeois pas. --Derneval, pourriez-vous livrer au désespoir votre ami, & l'amie de votre amante? --Non, Chevalier, non, je parlerai à Dorothée, nous ne partirons pas que vous n'ayez une clef de la grille; croyez que s'il le faut, je différerai d'un jour l'exécution de mes projets.

Derneval me laiſſa livré à des réflexions cruelles, qui m'agitèrent toute la ſoirée & toute la nuit ſuivante. Il part, me diſois-je, il part avec ce qu'il aime ! & moi je reſte, & peut-être ne verrai-je plus ma Sophie ! Sophie oſera-t-elle ouvrir cette grille ? Oſera-t-elle venir ſeule au jardin ? Et puis l'enlevement de Dorothée ne fera-t-il pas dans ce Couvent un éclat terrible ? Ne prendra-t-on pas les plus ſages précautions pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat ne ſe renouvelle ? Le jardin ne ſera-t-il pas mieux gardé qu'auparavant ? Ha ! ma jolie Couſine, il ne me ſera plus permis que de t'appercevoir quelquefois à travers les jalouſies de mon pavillon. Ha ! Derneval ! ha ! Dorothée ! vous nous abandonnez ! eſt-ce là ce que vous nous aviez promis ?..... C'eſt ainſi que ne prévoyant pas les grands évènemens

qui ſe préparoient, je reprochois à Derneval, ſon départ précipité que bientôt j'allois deſirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit un brouillard épais qui tomba au lever du ſoleil. Le Baron plutôt éveillé qu'à l'ordinaire, trouva que le tems étoit humide & froid. Il ne ſavoit s'il iroit chercher Adélaïde, il craignoit que ſa chère fille ne s'enrhumât. J'obſervai à mon père que le ſoleil alloit échauffer l'air, & qu'aucune journée de l'automne ne ſeroit plus belle. M. Duportail qui arriva ſur les dix heures, fut de mon avis; nous allâmes tous trois chercher ma ſœur à ſon couvent; & bientôt nous deſcendîmes aux Tuileries. Le Baron ordonna à ſes gens d'aller nous attendre *au pont tournant*. Je monte, nous dit-il, chez Monſieur de Saint-Luc, promenez-vous.... --Dans l'allée du prin-

tems, mon père ? --Oui, je ſuis à vous tout-à-l'heure.

Nous fîmes pluſieurs tours d'allée: Roſambert parut enfin; il remercia le haſard qui lui procuroit une auſſi heureuſe rencontre; il fit à Adélaïde tous les complimens qu'elle méritoit, & pendant un quart-d'heure, il s'occupa tellement de la ſœur, que le frère étoit oublié. Cependant je faiſois mille efforts pour m'attirer ſon attention. Impatient de le conſulter ſur les malheurs nouveaux qui menaçoient mes amours, je le pris par le bras, & le priai de m'accorder un moment. Il daigna enfin m'entendre, nous doublâmes le pas ſans nous en appercevoir. Ma ſœur qui ne pouvoit régler ſa marche ſur la nôtre, reſta derrière, accompagnée ſeulement de M. Duportail. Nous ne ſongeâmes à revenir ſur nos pas, que quand nous fûmes au bout de l'allée;

En nous retournant, nous vîmes Adélaïde fort loin de nous, au milieu de trois hommes; nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque distance, nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus, mon père & M. de B***; ils se parloient avec chaleur : ha ! courons vîte, me dit Rosambert, il se fait là-bas quelque quiproquo ! Au moment où nous arrivâmes, le Marquis disoit à mon père :

De quoi vous mêlez-vous, Monsieur ?

Le Baron de FAUBLAS.

De quoi je me mêle ! Connoissez-vous celle que vous insultez ?

LE MARQUIS.

Si je connois Mademoiselle Duportail !

LE BARON, [*avec emportement.*]

Ce n'eſt pas Mademoiſelle Duportail, Monſieur, c'eſt ma fille; Monſieur Duportail n'a pas d'enfans.

LE MARQUIS. [*très-vivement.*]

Monſieur Duportail n'a pas d'enfans! & qu'eſt-ce donc qui a couché avec ma femme?

LE BARON.

Que m'importe?

LE MARQUIS.

Il m'importe, à moi, & je ſais bien que c'eſt Mademoiſelle Duportail que voilà.... [*en montrant ma ſœur.*] Elle eſt un peu changée, par la raiſon que je diſois tout-à-l'heure.

LE BARON, [*furieux.*]

Par la raiſon que vous diſiez tout-

à-l'heure! vous oſez répéter!..... Morbleu! Monſieur! mettez un habit d'amazône à cet étourdi, (*en montrant le Chevalier de Faublas.*) & la demoiſelle Duportail que vous avez vue, vous la verrez encore!

LE MARQUIS, [*regardant le Chevalier d'un air ſtupéfait.*]

Se pourroit-il?....

Cependant M. Duportail & Roſambert partageoient leur attention entre Adélaïde qui paroiſſoit prête à pleurer, & le Baron, dont leurs repréſentations ne pouvoient modérer la fureur.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS. [*s'approche du Baron.*]

Ha! de grâce! mon père!

LE MARQUIS, [*fixant toujours le Chevalier.*]

Son père!

LE

LE BARON [*lance un regard terrible à ſon fils.*]

Taiſez-vous, Monſieur; ſavez-vous ce qu'on dit à votre ſœur? J'arrive au moment où on la félicite de ce qu'elle eſt accouchée avant terme, & de ce qu'il n'y paroît guères. Morbleu! déguiſez-vous en femme, attrapez des ſots, mais ne compromettez pas votre ſœur.

LE MARQUIS [*regarde le Chevalier avec la plus grande attention.*]

Plus je l'examine.... [*Il lui fait un geſte menaçant & court à M. Duportail.*] Si tu n'es pas un lâche, réponds-moi. [*en montrant Adélaïde.*] Cette demoiſelle eſt-elle ta fille? [*en montrant le Chevalier.*] Eſt-ce ce jeune homme que j'ai vu chez toi en habit d'amazône?

M. DUPORTAIL, [*avec le plus grand sang-froid.*]

Monſieur, vous ne ſavez pas que ma naiſſance eſt au moins égale à la vôtre; mais je ſuis trop heureux de pouvoir conſerver ſur vous quelque avantage. Je me ſouviendrai des égards que ſe doivent encore des Gentilshommes quand ils deviennent ennemis; Monſieur, je ne vous tutoierai pas. Quant à vos queſtions, je voudrois bien n'être pas obligé d'y répondre.... Marquis, cette demoiſelle n'eſt pas ma fille, c'eſt ce jeune homme que vous avez vu chez moi en habit d'amazône.

Monſieur de B*** garda quelque tems un morne ſilence; il vint à moi, il prit ma main qu'il ſerra fortement, d'un coup d'œil je lui fis comprendre que je l'entendois. Mon père apperçut ces ſignes meurtriers, car je l'enten-

dis qui ſe diſoit tout bas : ne pourrai-je jamais maîtriſer mes premiers tranſports ? colère aveugle ! funeſte emportement ! ſi tu allois me coûter mon fils. Tu m'as indignement joué, me dit le Marquis en baiſſant la voix. Demain à cinq heures du matin, trouve-toi à la *porte Maillot*.... Je n'ai pas à me plaindre de ton père ; mais Duportail & Roſambert ſont tes complices ; dis leur que j'amenerai deux de mes parens, pour les punir. Adieu, tu verras ſi je ſais me venger.

A ces mots il s'éloigna. Nous étions environnés d'une foule de gens que le bruit de notre querelle avoit attirés. Adélaïde étonnée & tremblante ſe ſoutenoit à peine ; nous gagnâmes, auſſi vîte que ſa foibleſſe put nous le permettre, le *pont tournant*, où deux voitures nous attendoient. Le Baron monta dans la nôtre avec ma ſœur ;

Roſambert nous reçut M. Duportail & moi, dans la ſienne ; & pour échapper à la foule qui nous ſuivoit, les cochers eurent ordre de nous mener ventre à-terre, & de ne regagner l'hôtel du Baron, qu'après avoir fait de longs détours.

Monſieur Duportail nous dit alors : Meſſieurs, pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés ? vous étiez à peine à trente pas, quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politeſſes & a fait mille queſtions à Mademoiſelle votre ſœur, qui ne ſavoit que répondre. Je vous avoue que moi-même, je comprenois peu de choſe aux diſcours qu'il lui tenoit. J'eſpérois que vous alliez revenir, & m'aider à ſortir de l'embarras dans lequel je me trouvois. M. de B** qui déjà m'avoit félicité vingt fois du retour de ma fille, & de la bonne ſanté dont elle paroiſſoit jouir,

M. de B*** s'eſt adreſſé à Mademoiſelle votre ſœur : *d'honneur, Mademoiſelle, vous vous portez fort bien, je vous trouve peu changée ;* ici le Marquis a baiſſé la voix ; mais comme je n'étois pas ſans inquiétude, j'ai prêté l'oreille : *cela eſt étonnant*, a-t-il dit, *car ſi je calcule bien, vous êtes accouchée avant terme.* Mademoiſelle de Faublas a fait un cri ; je me ſuis écrié avec indignation : accouchée avant terme ! Monſieur, vous oſez !..... Malheureuſement le Baron étoit déjà derrière nous ; tout-à-coup il s'eſt jetté entre ſa fille & le Marquis, & d'un ton furieux il a dit à celui-ci : qu'appellez-vous, accouchée avant terme ! vous me ferez raiſon de cet inſolent propos.

Meſſieurs, vous ſavez à-peu-près le reſte, & cette cruelle ſcène, ajouta M. Duportail en me regardant, aura

ſans doute des ſuites fâcheuſes. --Oui, Monſieur, oui ſans doute, elle en aura. Demain à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ſes parens, nous attendra tous trois à la *porte Maillot*. Encore un duel! encore du ſang, s'écria Roſambert. Voyez, Faublas, me dit Monſieur Duportail, voyez quels ſont les fruits d'une paſſion criminelle! demain ſix braves hommes vont s'égorger à cauſe de la Marquiſe de B***! demain, quel que ſoit l'évènement du combat, M. le Comte & moi nous ſerons punis d'avoir participé à vos égaremens; nous en ſerons punis, car tout Guerrier que je ſuis, je l'ai cent fois éprouvé, il eſt bien cruel de ne ſauver ſa vie qu'en immolant un ennemi que ſouvent on eſtime. M. de Roſambert & moi nous allons bientôt verſer le ſang de deux hommes que nous ne connoiſſons peut-être pas, qui jamais ne nous ont fait le moindre mal...

-Ha ! Monſieur, je ſuis plus à plaindre que vous, je me bats avec le Marquis, avec le Marquis à qui j'ai fait tout le mal poſſible !... Il eſt fort ſingulier, interrompit Roſambert, que dans cette affaire ci, je ſoutienne votre querelle ! il eſt fort ſingulier que je me batte pour vous, parce que vous m'avez ſoufflé ma Maîtreſſe.... Mais, Meſſieurs, trêve de réflexions, s'il vous plaît, nous n'avons pas de tems à perdre. Demain à ſix heures du matin, ſi nous ne ſommes pas morts, il faudra que nous ſortions du Royaume. François ! s'écria M. Duportail, vous qui m'avez donné l'hoſpitalité, je ne vous quitterai donc qu'après avoir tranſgreſſé la plus ſage de vos loix ! Meſſieurs, pourſuivit Roſambert, où nous retirerons-nous ? Je répondis vivement : en Allemagne. Oui, en Allemagne, ſi vous le voulez bien, nous dit M. Duportail. En

Allemagne, ſoit, répliqua le Comte.

Nous arrivâmes à l'hôtel. Adélaïde & le Baron montoient déjà le grand eſcalier: M. Duportail courut à eux, croyant que j'allois le ſuivre. Je dis adieu à Roſambert. --Comment! où allez-vous donc? --Chez Derneval; mon ami, occupez-vous des ſoins que la circonſtance exige, ſongez à aſſurer notre fuite. --Mais ne vous verra-t-on pas dans la ſoirée? --Je ne puis répondre de rien, peut-être ne ſerai-je ici que demain à quatre heures du matin. Je m'éloignai au moment où Monſieur Duportail revenoit ſur ſes pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air ſi effaré, que d'abord il me demanda quel malheur m'étoit arrivé.

Mon ami, j'ai demain une affaire d'honneur; demain je meurs, ou Sophie quitte la France avec moi. Il faut que

la chaiſe de poſte dans laquelle vous devez enlever Dorothée, emporté auſſi Mademoiſelle de Pontis. Derneval ne fut pas médiocrement ſurpris ; nous nous occupâmes le reſte de la journée des préparatifs de toute eſpèce que néceſſitoit notre grande entrepriſe. J'aurois pu dans la ſoirée paſſer un moment à l'hôtel ; mais je craignis que le Baron ne m'y retînt. Un peu avant minuit je cachai mon épée ſous un ample manteau ; Derneval prit la même précaution. Nous ſortîmes accompagnés de trois domeſtiques, dont mon ami me garantiſſoit la bravoure & la fidélité. Arrivés ſous les murs du Couvent, nous jettâmes dans le jardin un gros paquet, qui contenoit tout ce qu'il faut pour habiller deux hommes de la tête aux pieds ; & dès que notre échelle de cordes fut attachée, nous ordonnâmes à deux de nos domeſtiques de faire ſen-

tinelle à quelque distance, & au troisième, de s'en aller, pour nous amener notre chaise de poste à quatre heures précises.

Nous descendîmes au jardin Derneval & Dorothée me laissèrent sous l'allée couverte avec ma jolie cousine. Nous allâmes nous asseoir au pied de ce marronnier si propice aux amours. Je regardois Sophie sans lui rien dire, & j'arrosois ses mains de mes larmes.

Que signifie donc ce silence, me dit-elle, que veulent dire ces pleurs? --Sophie, ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne sais-tu pas que Dorothée nous quitte? --Oui, mais son départ est différé d'un jour à cause de nous. --Non, ma Sophie, non, son départ n'est pas différé, Derneval l'emmène cette nuit. --Cette nuit! --Oui, je ne puis te voir au parloir, je ne pourrai plus te voir au jardin, nous voilà sé-

parés pour jamais. Ma Sophie, cette nuit eſt la dernière que nous ayons à paſſer enſemble. La dernière, s'écria-t-elle d'un ton douloureux. -Oui, la dernière : Dorothée nous quitte, Dorothée t'abandonne ; elle ſacrifie tout à ſa tendreſſe pour Derneval ; Derneval eſt plus heureux que moi ! --Ha ! mon ami, pouvez-vous deſirer un bonheur qui me coûteroit le mien. - Sophie ! voici la dernière nuit que nous ayons à paſſer enſemble ! --Mon ami, paſſons-là de manière que nous n'ayons aucun reproche à nous faire demain. -Demain !.... demain nous gémirons ſéparés ! & cependant Derneval & Dorothée ſeront ſur la route de l'Allemagne. --De l'Allemagne !..... ils vont en Allemagne ? -Oui, ma bonne amie, --Ils vont en Allemagne !... Hé bien, mon cher Faublas, nous irons bientôt les rejoindre. Madame Munich

m'aſſure que le Baron de Gorlitz, ne tardera pas à me venir chercher. --Le Baron de Gorlitz arrivera trop tard. --Pourquoi, trop tard? --Il arrivera trop tard, ma bonne amie! --De grâce, expliquez-vous. --Sophie, le départ de Dorothée eſt le moindre malheur dont nos amours ſoient menacés. --Mais apprenez-moi donc.... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du Baron de Gorlitz, vous iriez vous jetter à ſes pieds, pour lui demander ſa fille. --En vain le Baron de Gorlitz me l'accorderoit-il, ſi mon père ne veut pas conſentir à cet hymen. --Mais votre père l'approuvera dès que le mien... --Sophie, je ne dois pas vous abuſer; mon père me deſtine une autre femme. --Une autre femme! & c'eſt vous qui me l'annoncez! ha! cruel! je vous entends trop bien!.... je ſuis ſacrifiée! je ſuis ſacrifiée. --Non, ma Sophie, non,

rassure-toi. Je te renouvelle ici mes sermens mille fois répétés ; jamais une autre ne portera le nom de mon épouse ; mais si tu n'es pas la mienne, n'en accuse que toi. --Moi ! --Oui, cet hymen si desiré, tu n'as pas voulu le rendre nécessaire ! --Je ne vous entends pas. --Ha ! si depuis trois mois, moins rébelle aux vœux de ton amant..... --Mon cher Faublas, que me dites-vous ? --J'aurois présenté ma Sophie au Baron de Faublas, je lui aurois dit : elle a reçu ma foi ! nos sermens sont écrits dans le ciel, j'ai séduit sa foible jeunesse, il ne lui manque que le titre de mon épouse..... --Qui ? moi !... Faublas, j'aurois acheté par mon deshonneur ?.... --Par ton deshonneur !... ha ! tu ne m'aimes donc guères, puisque tu te croirois deshonorée de m'appartenir !..... cruelle ! qu'attends-tu donc pour couronner l'amour le plus

tendre ? Nous allons être ſéparés ! bientôt on te conduira dans une terre étrangère, loin de ton amant déſolé ! Sophie, ouvre les yeux ſur les dangers qui nous menacent, tu peux les prévenir, tu peux t'unir à moi par des liens indiſſolubles & ſacrés. Daigne, ma tendre amie, daigne.... --Non, non ; jamais je n'y conſentirai, jamais.

Je fis d'inutiles efforts pour triompher de ſa vertu. Déſeſpéré d'une réſiſtance opiniâtre qui ne me laiſſoit aucun eſpoir, je me livrai à toute ma douleur. Vos ſanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie ; mais qu'exigez-vous de moi ? --Je n'exige plus rien. --Dans quel accablement je vous vois plongé ! mon ami, mon bon ami ! (elle ſerra mes mains dans les ſiennes.) --Sophie ! jamais douleur ne fut plus profonde & plus juſte. Sophie, les heures s'écoulent, le jour paroîtra trop tôt, & je vous le

répète, cette nuit eſt la dernière que nous ayons à paſſer enſemble. --O ciel ! de quel ton il me parle ! quel ſombre déſeſpoir reſpire dans toute ſa perſonne !... ho! mon ami, que vos larmes paroiſſent douloureuſes ! (elle les eſſuyoit avec ſon mouchoir.] --Elles ſont cruelles !... elles annoncent la mort.--Dans quel funeſte égarement !..... --Ma bonne amie, mon ame eſt dévorée d'un noir chagrin ; mais ne croyez pas que ma raiſon s'altère. Sophie, je pleure maintenant, bientôt vous pleurerez auſſi ! bientôt une affreuſe nouvelle, répandue dans toute la ville, pénétrera juſques dans cette enceinte, & vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant. --Cruel, vous pourriez attenter à votre vie ? --Non, ce ne ſera pas de ma main que partira le coup mortel... Sophie ! ſi ma vie vous étoit chère, je la défendrois contre le Marquis de B***,

--Ha ! grand dieu ! vous allez vous battre !

Elle tomba en foibleſſe, je lui prodiguai les ſoins que ſa ſituation exigeoit ; mais dès qu'elle commença à reprendre ſes eſprits, je profitai de mes avantages avec une promptitude, qui bientôt m'aſſura la victoire.

Derniers combats de la pudeur vaincue, premier triomphe de l'amour récompenſé, moment de la poſſeſſion, moment de volupté ſuprême ; le plus éloquent des Ecrivains a conſacré vos délices dans un ouvrage immortel ; (1) il faut vous taire, puiſqu'on ne peut vous exprimer auſſi bien !

Quatre heures & les matines venoient de ſonner, quand Derneval s'avança ſous l'allée couverte. Je courus au-

(1) Tout le monde ſent qu'il eſt ici queſtion de la Nouvelle Héloïſe.

devant

devant de lui, il me dit que la chaise de poste étoit arrivée ; que Dorothée obligée de le quitter pour une demi-heure, rentreroit bientôt au jardin, & ne mettroit pas beaucoup de tems à changer d'habits. Je l'interrompis pour le prier de s'éloigner : ma Sophie est à moi, lui dis-je, il faut maintenant que je la détermine à partir.

Je retournai vers mon amante, & lui montrant les habits d'homme que j'avois apportés pour elle, je la conjurai de s'en vêtir, & de laisser les siens. --Comment ! pourquoi ? --Derneval & Dorothée partent pour l'Allemagne, ton cœur ne te dit-il pas que nous partons avec eux ? --Moi ! je donnerois à mon père l'affreux chagrin ?... hélas ! ne suis-je donc pas assez coupable ? --Ecoute-moi, ma Sophie. --Non, je ne veux pas vous écouter, non, cruel, vous m'avez perdue !... mon deshonneur

étoit préparé.... (elle ſe jetta dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout ſur ton épouſe ; mais prends pitié d'elle ! ha ! n'abuſe pas de tes droits ! ha ! ne rends pas ſon deshonneur public ! --O ma chère Sophie, je voudrois t'épargner des allarmes cruelles ; mais tu me forces à te rappeller que le Marquis..... --Hélas ! --Ne tremble plus pour des jours auxquels les tiens ſont attachés ; ton époux ſera victorieux ; ton époux !... la famille entière du Marquis, il la défieroit maintenant ! mais tu ne connois pas les loix du Royaume... Sophie, ſi après avoir vaincu mon ennemi, je reſte ici, je ſuis expoſé à perdre la tête ſur un échaffaut. --Ha ! malheureuſe ! où ſuis-je ? qu'ai-je fait ? --Sophie, il faut partir, nous irons en Allemagne ; le Baron de Gorlitz ne pourra te refuſer à ton amant, & mon père confirmera mon bonheur..., ma

chère Sophie, ſouffre que ton époux t'habille.

Les trois quarts ſonnent avant que Sophie ſoit entièrement traveſtie. Dorothée vient nous joindre ; Derneval impatient me repréſente qu'il ne faut pas que l'aurore le trouve dans la ville, & que j'ai affaire à la *porte Maillot*.

Quoi ! nous ne partons pas tous quatre enſemble, s'écrie Sophie. --Ma chère amie, l'honneur m'appelle ; je te laiſſe avec Dorothée, je te remets ſous la protection de Derneval. Derneval ne gagnera guères qu'une poſte ſur moi ; il doit m'attendre à Meaux ; dans deux heures je vous rejoins. Sophie ſe jette dans mes bras : je ne vous quitte pas, je ne vous quitte pas ! Derneval frappe du pied ; le brouillard nous favoriſe encore, dit-il, mais le jour va nous ſurprendre ici. Je m'arrache des bras de Sophie. « Faublas ! ſi vous me quittez ;

hâtez-vous. M. le Baron vous a fait chercher de tous les côtés ; déſeſpéré de votre abſence, il s'eſt fait ſeller un cheval, il a pris ſon épée ; je crains bien qu'il ne ſoit allé ſe battre pour vous. --Ha ! mon dieu !

Je partis ventre-à-terre ; Jaſmin galoppoit ſur mes pas : Monſieur, vous ne prenez donc pas votre bon coureur ? --Va-t-en au diable . . . retourne à l'hôtel, un homme va venir te demander un cheval, donne-lui le mien.

Je pouſſai ſi vigoureuſement celui que je montois, qu'en peu de tems je découvris la *porte Maillot*. Bientôt j'apperçus le Baron environné de pluſieurs hommes. Aux geſtes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défioit le Marquis. Il me parut que M. Duportail, Roſambert & les deux parens de M. de B*** s'oppoſoient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on ſe ſépara. J'en

étois sûr ! s'écria Rosambert. Monsieur ; me dit le Baron, vous arrivez bien tard ! --Ha ! trop tard, mon père, trop tard sans doute, puisque vous alliez exposer vos jours. Monsieur de B*** m'interrompit : s'il n'avoit été question que de faire la jolie femme, tu te serois levé plus matin. Viens donc, femmelette lâche & perfide, ta mort va tout-à-l'heure venger mes affronts.

Nos épées se croisèrent. La grande supériorité que j'avois acquise dans l'art de l'escrime, & le sang-froid que j'opposois à la fureur du Marquis, balançoient en ma faveur l'immense avantage que donnoit à celui-ci une attaque sans danger. A la vue de mon ennemi, je m'étois rappellé mes torts envers lui, & quoiqu'excusable à bien des égards, je sentois que j'avois plus d'un reproche à me faire. Je ne pouvois me déterminer à menacer la vie d'un homme

dont j'avois affligé l'amour-propre & compromis l'honneur. Content de parer ſes coups, je le laiſſois ſe conſumer en efforts inutiles ; & me fiant abſolument ſur mon adreſſe, je me flattois que bientôt épuiſé de fatigue, il ſeroit trop heureux de ſauver ſes jours en s'avouant vaincu. Mon eſpérance fut trompée. Mon père demeuré ſpectateur d'un combat ſi affreux pour lui, ſe tenoit à dix pas de là ; je pouvois le voir ſuivre, d'un œil inquiet, le mouvement rapide de nos épées. Plus d'une fois je crus qu'emporté par ſon impatience, il alloit s'élancer dans la lice : bientôt il courut à un arbre prochain, & l'embraſſant avec force, il s'y tint péniblement cramponné. M. de B***, la menace & l'injure à la bouche, ne ceſſoit de provoquer ma colère & me preſſoit toujours avec une vigueur dont j'étois étonné. Il n'avoit pu cependant me faire perdre un

pouce

pouce de terrein, & juſqu'alors ma tranquille réſiſtance n'avoit fait qu'augmenter ſa fureur. Tout-à-coup maîtriſant les tranſports de ſa rage, il me trompa par une feinte adroite; je revins un peu tard à la parade: le fer ennemi trop légèrement écarté, gliſſa le long de ma poitrine qui ſoudain ſe teignit de ſang. Mon père jetta un cri d'effroi & tira ſon épée; mais auſſitôt il s'arrêta & la briſa comme indigné; puis levant les yeux au ciel, joignant ſes mains & ſe jettant à genoux: Ho! ciel! ho! ciel! s'écria-t-il, mon dieu! ayez pitié de moi! Dieu puiſſant! conſervez-moi mon fils!

Je ne pus ſoutenir le ſpectacle déchirant du déſeſpoir de mon père. Le Marquis à ſon tour vivement preſſé, ſe défendit vaillamment, mais ne retarda que de quelques inſtans le coup fatal. Sa chûte devoit finir les mortelles anxiétés du Baron. Cependant je vis mon

père tomber ſur le gazon preſque en même tems que mon ennemi. J'imaginai que le Baron me croyoit griévement bleſſé, je courus à lui, & découvrant ma poitrine : Raſſurez-vous, ce n'eſt qu'une légère meurtriſſure. Mon père, ſans dire un ſeul mot, ſe releva, regarda ma bleſſure & la baiſa. Je voulus me jetter dans ſes bras ; il me retint & me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi ; je vis que l'un des parens du Marquis étoit étendu ſans mouvement, & que l'autre faiſoit bander la plaie qu'il avoit dans le flanc. Un Chirurgien panſoit Roſambert, que ſoutenoient M. Duportail & pluſieurs domeſtiques. Nous avons fait coup pour coup, me dit le Comte, dès que je fus près de lui : mon adverſaire ne me paroît pas très-bleſſé, j'en ſuis bien aiſe ; mais il m'a jetté par terre, j'en ſuis

...LOR INST...

fâché. Le Baron ne tarda pas à nous joindre ; il entendit le Chirurgien nous assurer que le Comte n'étoit pas mortellement bleſſé, mais qu'il ne pouvoit ſans danger s'expoſer aux fatigues d'un long voyage. J'aurai ſoin de lui, s'écria le Baron, ſauvez-vous. Oui, ſauvez-vous, répéta Roſambert; allons, Faublas, embraſſons-nous & va-t-en. Mon père me tint long-tems preſſé contre ſon ſein : Voilà une malheureuſe affaire qui dérange nos projets, dit-il à M. Duportail : Lovzinski, ſers-lui de père, juſqu'à ce que je puiſſe vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus, mes amis, partez : voici d'excellens coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à *Bondy*, où vous trouverez une chaiſe. J'ai fait placer des relais juſqu'à *Clayes*, vous ne prendrez des chevaux de poſte qu'à *Meaux*; faites la plus grande diligence juſqu'à

ce que vous ſoyez en lieu de ſûreté ; ne vous arrêtez qu'à *Luxembourg*.

Enfin nous partons, nous trouvons à *Bondy* la chaiſe de poſte, le poſtillon de mon père & mon fidèle Jaſmin. Les relais ſe ſuccèdent rapidement juſqu'à *Meaux*; c'étoit à Meaux auſſi que Derneval devoit prendre des chevaux de poſte ; c'étoit là qu'il avoit promis de m'attendre un quart-d'heure. Je demande ſi l'on n'a pas vu trois jeunes gens ſuivis de trois domeſtiques. On me répond qu'ils ſont partis depuis une demi-heure. Mêmes queſtions, mêmes réponſes à *Saint-Jean-les-deux-Jumeaux*, à *la Ferté-ſous-Jouarre*, à *Montreuil-aux-Lions*. Derneval avoit toujours une demi-heure ſur moi ; il craignoit apparemment qu'on ne le pourſuivît, il ſe hâtoit ; avoit-il tort ? mais quelle devoit être l'inquiétude de Sophie ?

Monſieur Duportail étonné de m'en-

tendre multiplier les queſtions, & de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt ſi vif je prends à ces jeunes gens. --Monſieur, ce ſont trois frères, qui ce matin ont eu comme nous une affaire d'honneur ; il faut abſolument que je les joigne. Ha ! je vous en prie, courons à franc-étrier. --Mais, mon ami, ſi nous laiſſons notre chaiſe, il faudra peut-être faire le reſte de la route à cheval. --Ha ! je ne crains pas la fatigue ! --Et moi, Faublas, j'y ſuis accoutumé.

A *Vivray*, nous laiſſons notre chaiſe & Jaſmin, nous montons à cheval. Derneval étoit bien ſervi ; nous ne le joignons qu'à une demi-lieue au-deſſus de *Dormans*. Sophie pouſſe un cri de joie dès qu'elle m'apperçoit ; elle ſe jette à la portière, elle me tend les bras. --Chère épouſe, chère amie, modère l'excès de ta tendreſſe, elle te trahiroit ;

M. Duportail me ſuit, ſonge que tu es le frère de Derneval.

A *Port-à-Binſon*, Derneval deſcendit, ſalua M. Duportail, le pria d'excuſer ſes frères qui ne ſe montroient pas, & nous dit: comme il eſt intéreſſant qu'on perde nos traces, ſi par haſard on nous pourſuit ſur cette route, j'ai pris des précautions que ſans doute vous approuverez. A deux milles au deſſous d'*Epernay*, nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poſte prochaine, pour en prendre de meilleurs qu'un de mes amis, prevenu depuis pluſieurs jours, a sûrement fait préparer. Un chemin de traverſe nous conduira à *Jalons*, par un détour qui n'eſt pas très-long. Des relais en nombre ſuffiſant, doivent être poſés ſur la route juſqu'à *Sainte-Ménéhould*, où nous reprendrons la poſte. Mais, Meſſieurs, quand j'ai pris ces meſures pour aſſurer

ma fuite, je ne comptois pas ſur vous. Démonter mes gens pour vous donner leurs chevaux, ce ſeroit fort inconſidérément affoiblir notre eſcorte. Heureuſement ma chaiſe eſt grande & commode, vous voudrez bien y monter tous deux, & moi je me charge de la mener, je ſerai votre poſtillon.

Monſieur Duportail ſe fit preſſer, & finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allois me trouver dans un étrange embarras: mon ami, vos prétendus frères ſont ſi jolis! je crains ſur-tout leurs voix douces & les tendres diſtractions de Sophie: M. Duportail ne pourra long-tems s'y méprendre. Derneval, recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément, quand Monſieur Duportail & moi nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen là; une imprudence ſeroit ſi

dangéreuſe, que c'eſt le cas de ſe ſauver par une impoliteſſe.

Tout ſe paſſa comme Derneval nous l'avoit fait eſpérer. Nous trouvâmes un relais à quelque diſtance d'Epernay. Quelle émotion j'éprouvai, quand je me vis placé dans la chaiſe de poſte, vis-à-vis de ma Sophie! Sophie paroiſſoit dormir, mais de mes genoux je preſſois les ſiens qui répondoient à ce doux appel, & quelques ſoupirs à peine étouffés, m'annonçoient encore que ma jolie couſine veilloit pour ſon amant.

Ces deux jeunes gens ſont les frères de Monſieur Derneval, me dit Lovzinski très-étonné. --Il l'aſſure, au moins. M. Duportail ne me fit pas alors d'autre queſtion : je remarquai ſeulement qu'il ne regarda plus Dorothée, & qu'il ne ceſſa de conſidérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étois près

d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de silence, M. Duportail me dit qu'il ne croyoit pas être avec les frères de Derneval. Je répondis tranquillement : ni moi non plus. --Comment ! vous me dissez !... --Oui, parce qu'il me l'avoit dit, je ne connois pas ses frères, moi ! --Hé bien, Faublas, il y a du louche dans cette aventure. --Ma foi ! je le crois. --Faublas.... ce sont des femmes déguisées. --D'honneur, Monsieur, je le parierois comme vous.

M. Duportail se tut, & pendant un quart-d'heure encore, il regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin il me montra Dorothée, & me dit : celle-ci est jolie ; mais celle-là !... [Il me montroit ma jolie cousine & ses yeux s'animoient.] --Est mieux, n'est-il pas vrai ? --Ha ! beaucoup

mieux..... Et puis ſa figure !.....
[La voix de M. Duportail s'altéroit]
--Eſt charmante, qu'en dites vous ?
--Ho ! oui..... charmante !.... ſa
figure !.... [Il pouſſa un long ſoupir,
& n'acheva pas].

Les yeux toujours attachés ſur mon amante, M. Duportail reſta plongé dans une profonde rêverie, juſqu'au moment de notre arrivée à *Sainte-Ménéhould*. Là, tandis que le Maître de poſte faiſoit atteler, & tâchoit de perſuader à nos gens que ſes roſſes étoient d'excellens chevaux, M. Duportail aborda Derneval, & d'un ton préoccupé, lui demanda, ſi les deux dames qui dormoient encore dans la chaiſe, étoient ſes parentes. Puiſque leur déguiſement n'a pu vous tromper, répondit Derneval, étonné comme moi de cette queſtion au moins indiſcrette, il faut vous dire, Monſieur, que l'une eſt ma femme,

& l'autre.... ma ſœur, ajouta-t-il en me regardant. Votre ſœur ? laquelle des deux, Monſieur ? reprit Monſieur Duportail. --Celle qui eſt de ce côté ci. [Derneval montroit ma Sophie.] --Monſieur, vous avez une ſœur bien intéreſſante, ſa figure !.... Monſieur, je vous félicite d'avoir une telle ſœur.

Ma ſurpriſe augmentoit à chaque mot que diſoit M. Duportail. Je ne ſais s'il s'en apperçut, mais il me tira un moment à l'écart ; il me dit : Faublas, admirez le pouvoir prodigieux d'une grande paſſion qui ſurvit à ſon objet. L'aimable ſœur de Derneval m'intéreſſe ſingulièrement, & ſavez-vous pourquoi ? c'eſt qu'en la voyant, j'ai cru revoir l'épouſe que je pleure tous les jours. Oui, mon cher Faublas, au premier coup-d'œil je me ſuis dit : voilà Lodoiska ! je me le ſuis dit encore, lorſque j'ai détaillé avec plus d'attention,

tous les traits de cette figure à la fois belle & jolie. Oui, mon ami, telle vous auroit paru la fille de Lupauski, lorſque ſous des habits d'homme elle fuyoit avec ſon père & ſon époux les Ruſſes perſécuteurs. Un peu moins jeune, mais non moins belle, étoit alors Lodoiska; Lodoiska reſpire toute entière dans cette charmante perſonne!

J'écoutois M. Duportail avec un plaiſir ſecret. Perſuadé qu'il cherchoit à ſe tromper lui-même ſur la nature des ſentimens qu'il éprouvoit, je ne pouvois m'empêcher de plaindre intérieurement un homme ſenſible, que ſon âge & ſon expérience défendoient mal contre les charmes dangéreux d'un amour naiſſant; & pourtant je m'applaudiſſois de l'excès de mon bonheur, qui ſans doute me ſuſciteroit mille rivaux.

Cependant on n'attendoit plus que nous; le jour baiſſoit, nous courûmes

toute la nuit : le lendemain à huit heures du matin nous entrâmes dans *Luxembourg* : nous deſcendîmes à la première auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes, M. Duportail prodigua à ma jolie Couſine les complimens les plus flatteurs. Il ne ſentit qu'il avoit beſoin de repos, qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage ſi long pour elles, témoignèrent le deſir de ſe retirer. Derneval s'étoit occupé avec l'hôte du ſoin de nous faire préparer quatre chambres, une pour les deux dames, les deux nôtres contiguës à la leur, celle de M. Duportail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Dorothée ; Lovzinski plus prompt que moi s'empara de celle de Sophie : il conduiſit mon amante juſqu'à la porte de la chambre préparée pour elle, & ſoupira en ſe retirant dans celle qu'on avoit ré-

ſervée pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval & moi nous entrâmes dans la chambre de nos épouſes. Dorothée venoit de ſe mettre au lit : Sophie encore habillée, écoutoit en pleurant, quelques mots de conſolation que lui adreſſoit ſon amie. Derneval me dit tout bas de l'emmener. Viens, ma Sophie, viens, laiſſons ces amans enſemble, ils ont comme nous, mille choſes à ſe dire. Je la pris dans mes bras & la portai dans ma chambre : quel doux fardeau pour un amant!

Il eſt donc vrai, me dit-elle en ſanglotant, qu'une première faute entraîne toujours une faute plus grave ? il eſt donc vrai qu'une fille malheureuſe, trahie par ſon cœur, abuſée d'un fol eſpoir, quand elle a commencé par haſarder quelques démarches inconſidérées, peut finir par violer ſes devoirs les plus ſacrés ! Pourquoi ſuis-je venue

ſi ſouvent à ce fatal parloir ? Pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin plus fatal encore ? Ha ! je n'aimois pas la vertu, puiſque je lui ai préféré mon amant ! ha ! j'ai mérité mon opprobre, puiſque je me ſuis ſi légèrement expoſée ! --Sophie, que dis-tu ? quelles horribles réflexions empoiſonnent ton bonheur ! --Mon bonheur !.... Eſt-ce donc au ſein des remords que je puis le goûter ? --Sophie ! dès ce ſoir, quelle que ſoit l'intention de M. Duportail, je parts avec toi pour Gorlitz ; nous irons nous jetter aux pieds de ton père.... --Ha ! jamais, jamais je n'oſerai me préſenter devant lui. --Tu ne m'aimes donc pas ? --Je ne t'aime pas ! moi ! ha ! Faublas, ha ! mon ami, Sophie maintenant avilie à ſes propres yeux, bientôt deshonorée aux yeux de ſa famille entière, ta Sophie pourroit-elle ſupporter la vie, ſi ſon

amour ne lui reſtoit pas?.... Cher amant! cher époux! mon repentir t'offenſe? mes remords t'outragent? & bien, pardonne-moi mes remords & mon repentir : va! dans ce moment même où ma conſcience allarmée gémit, ha! je le ſens bien, ma raiſon égarée, ma foible raiſon, cède encore à ma paſſion fatale!

Sophie ſe jetta dans mes bras; un même lit nous reçut tous deux Il étoit plus de midi quand nous nous endormîmes; un bruit affreux nous réveilla quelques heures après.

Ne vous en aviſez pas, crioit Derneval, je brûle la cervelle à quiconque oſe entrer ici! Au moment même on m'ordonne d'ouvrir ma porte; j'entends, avec autant de ſurpriſe que d'effroi, la voix de mon père. Sophie tremblante ſe cache ſous la couverture; je m'habille à la hâte & très-négligemment, j'ouvre

j'ouvre ma porte. M. Duportail entre avec le Baron de Faublas : Vos indignes projets ſont donc remplis ? me dit celui-ci : vous avez donc oſé ?... A l'inſtant même ceux qui frappoient à la porte de Derneval, entrent dans ma chambre. Je reconnois Madame Munich : le voilà ! c'eſt lui, dit-elle à un vieillard qui la ſuit. L'inconnu m'appelle infâme raviſſeur, & met l'épée à la main. Je ſaute ſur la mienne, je m'écrie : quel eſt donc cet inſolent étranger ? Le Baron m'arrête, il me dit : Malheureux ! c'eſt un père qui vient chercher ſa fille à Paris, le jour même que vous l'enlevez ! --Quoi ! Monſieur ſeroit ?.... Le Vieillard m'interrompt : je ſuis le Baron de Gorlitz.

A ce nom Sophie jette un cri terrible ; elle écarte la couverture & les rideaux, ſe ſoulève avec effort, étend les bras vers ſon père & s'évanouit.

Ainſi le crime eſt conſommé, s'écrie M. de Gorlitz, à la vue de Sophie preſque nue. M. Duportail a peine à retenir mon père qui m'accable de reproches. Le Baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde : tu as deshonoré ma vieilleſſe, vil ſéducteur, je veux me venger ou mourir. Il dirige vers moi la pointe de ſon épée; je jette la mienne à ſes pieds : frappez, je ne me défendrai pas contre le père de Sophie; mais plaignez votre fille, écoutez-moi, écoutez ſa juſtification. Sophie ſe meurt, ſecourons-la. La ſecourir, répond M. de Gorlitz, que cent coups mortels me vengent & la puniſſent. Il court à ſa fille l'épée haute; je me précipite ſur lui, je le ſaiſis au corps : barbare! prends ma vie; mais garde-toi d'approcher de Sophie, je la défendrois même contre ſon père.... Monſieur, daignez m'entendre, votre fille

eſt innocente, c'eſt moi qui l'ai perdue, je ſuis ſeul coupable.

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. Duportail eſſaie de calmer les fureurs de mon père, Madame Munich prodigue à ma Sophie des ſecours inutiles. Sophie vient de pouſſer un long ſoupir & d'ouvrir les yeux; mais en voyant ceux qui l'environnent, elle eſt retombée dans un évanouiſſement plus profond.

C'eſt alors que Derneval, ſuivi de trois hommes armés, ſe précipite dans ma chambre; il demande fièrement de quel droit on vient troubler le repos des Voyageurs. Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles, lui répond mon père ſur le même ton? Je ne ſais quelle réplique Derneval lui prépare; mais forcé de partager mon attention entre pluſieurs objets également chers, je crie à Derneval: mon ami, modérez-vous,

voilà mon père, & voilà le père de Sophie. Derneval & ſes gens ſe retirent, mais il s'arrêtent dans le corridor.

Cependant M. de Gorlitz s'eſt aſſis ; aux emportemens de ſa colère a ſuccédé tout-à-coup un calme apparent. Il garde un effrayant ſilence ; d'un œil ſec il contemple tour-à-tour mon père, ſa fille & moi. Je le crois livré au plus affreux déſeſpoir, car je ſais que les grandes douleurs ſont muettes & n'ont pas de larmes.

Mon père s'approche & tâche de le conſoler. Je vole à Sophie que Madame Munich veut rappeller à la vie. Monſieur Dupontail eſt au chevet de ſon lit, il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un inſtant je répète cent fois le nom de mon amante ; à ma voix elle ouvre un œil mourant : hélas ! tu m'as perdue, me dit-elle ; & ce reproche trop mérité, augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon père continue de dire à M. de Gorlitz, ce qu'il croit le plus propre à calmer ſa douleur. Celui-ci l'interrompt ſans ceſſe par cette exclamation ſi cruelle : elle n'eſt point ma fille ! M. Duportail unit ſes prières à celles de mon père ; il dit à M. de Gorlitz : ha ! du moins écoutez ſa juſtification ! il ne ſe peut guères que votre fille ſoit tout-à-fait innocente, mais peut-être eſt-elle excuſable. Sous des dehors auſſi intéreſſans, cache-t-on un cœur corrompu ? écoutez ſa juſtification !

LE Baron de GORLITZ.

Meſſieurs, je vous répète à tous deux qu'elle n'eſt point ma fille.

M. DUPORTAIL.

Mais.....

Le Baron de GORLITZ.

Elle n'eſt pas ma fille, ſa gouvernante le ſait bien, Madame Munich vous dira que j'avois adopté cette enfant,

pour lui donner une partie de mes biens. Elle avoit à peine ſept ans, quand mes collatéraux avides & jaloux, tentèrent de l'empoiſonner; c'eſt pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DUPORTAIL, [*ému.*]

Elle n'eſt pas votre fille! connoiſſez-vous ſes Parens?

Le Baron de GORLITZ.

J'aurois pu les découvrir ſans doute, je ne les ai point cherchés; c'eſt un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit.

M. DUPORTAIL, [*vivement.*]

Monſieur!....

Le Baron de GORLITZ, [*avec humeur.*]

Monſieur, daignez me donner un moment d'attention.

Qu'on ſe figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudroit parler, ſa foibleſſe

ne le lui permet pas ; mais elle écoute péniblement. Son viſage ſe couvre d'une pâleur mortelle ; une ſueur froide coule ſur ſon front décoloré.

Meſſieurs, continue le Baron de Gorlitz, j'ai paſſé ma vie au milieu des armes. En 1771 je ſervois dans les armées Ruſſes, nous faiſions la guerre à des Polonois révoltés.

M. DUPORTAIL.

A des Polonois ? en 1771 ?

Le Baron de GORLITZ.

Oui, Monſieur ; mais vous m'interrompez à chaque inſtant..... Après une ſanglante victoire remportée ſur eux, je ne demandai pour ma portion d'un butin conſidérable, qu'un enfant alors âgé de deux ans à-peu-près.

M. DUPORTAIL [*ſe leve & court vers Sophie.*]

Hâ ! ma chère Dorliska !

Le Baron de GORLITZ, [*le retenant.*]

Dorliska ? c'eſt le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée ſur ſa poitrine !

M. DUPORTAIL [*tire promptement un portrait de ſa poche.*]

Monſieur, voilà le pareil portrait... Ho ! ma fille ! ma chère fille !

Le Baron de GORLITZ, [*le retenant encore.*]

Votre fille ? Monſieur, quelles ſont les armes de votre Maiſon ?

M. DUPORTAIL [*montre ſon cachet.*]

Les voilà.

Le Baron de GORLITZ.

C'eſt cela même ; elle les porte gravées ſous l'aiſſelle.

Sophie pouſſe un cri, recueille ſes forces, tend les bras à M. Duportail ; Lovzinski l'embraſſe & pleure.

Ha ! ma chère fille, tu m'es enfin rendue !

rendue ! mais hélas ! en quel lieu, dans quel état je te trouve ! Quelle amère douleur empoiſonne le moment le plus heureux de ma vie ! Dorliska ! ſais-tu qu'elle étoit ta mère ? Ta mère brûla pendant pluſieurs années d'un amour légitime & chaſte ; amante vertueuſe, elle fut digne de devenir épouſe ; mère tendre, elle ne ceſſa de pleurer ta perte ; ton ſouvenir remplit ſes derniers momens. Cherche par-tout ma chère Dorliska ; ce furent les derniers mots que prononça Lodoiska mourante. Moi, depuis douze ans je me ſuis occupé d'un ſoin ſi cher à mon cœur ; depuis douze ans je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur, que celui de retrouver ma fille adorée.... Hélas ! & quand je la tiens dans mes bras, je gémis ſur elle & ſur moi !.. ô ! la plus ſage des épouſes ! ô ! la plus reſpectable des mères ; Lodoiska, tes mânes fidèles errent ſans doute autour

de nous. Que tu dois plaindre Dorliska ſéduite, maintenant au pouvoir d'un raviſſeur! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu par un deſtin bizarre & cruel, le complice de l'enlevement de ſa fille, le témoin de ſon deshonneur!

M. Duportail ſe jette dans un fauteuil; ſa fille éperdue oublie qu'elle eſt preſque nue; elle ſe précipite hors de ſon lit & tombe aux pieds de ſon père. Madame Munich attentive ſaiſit la *courte-pointe* dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie:

Ha! vous êtes mon père, mon cœur me le dit, votre généroſité me le prouve, vous daignez reconnoître une fille indigne de vous!

M. Duportail repouſſe ſa fille, il détourne le viſage: cruel enfant, lui dit-il.

Sophie tient une de ſes mains; je m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

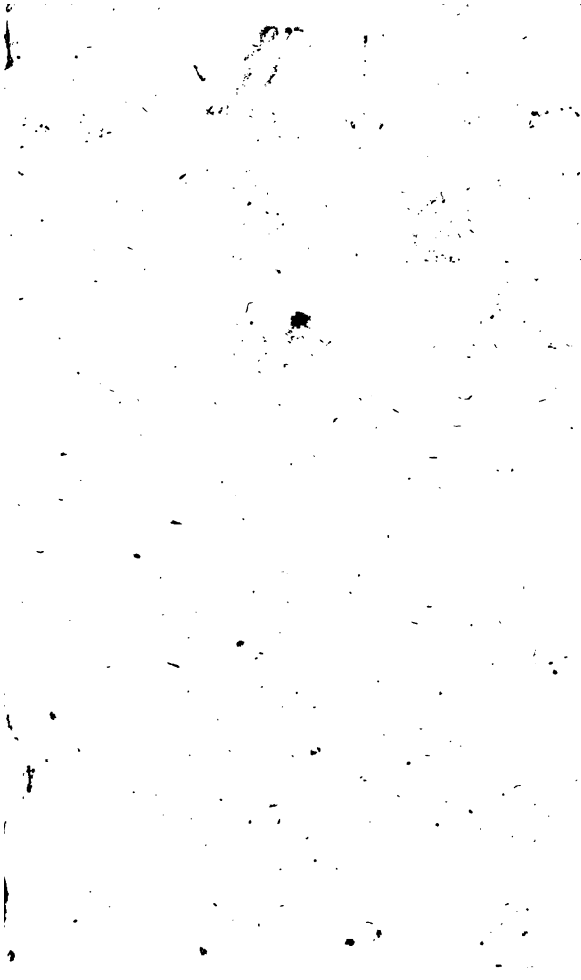
Ha ! Monſieur, votre douleur me tue ! je ne ſuis plus heureux puiſque vous ſouffrez ; mes fautes deviennent plus graves, puiſqu'elles coûtent des larmes à mon ami, à l'ami de mon père, au père de ma Sophie ! Lovzinski, vous êtes outragé ; mais que votre colère retombe toute entière ſur celui qui l'a méritée... votre fille eſt innocente. Votre fille !... ſi vous ſaviez dans quels piéges elle fut attirée, combien de tems elle réſiſta à la ſéduction, par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire !... Lovzinski, votre fille eſt innocente ; lavez vos affronts dans mon ſang.... ou plutôt, vous qui portez un cœur ſenſible & tendre, vous qui connoiſſez le pouvoir d'un amour vif & mutuel, vous qui ſavez combien les paſſions peuvent égarer un jeune homme ardent, une fille abuſée ; Lovzinzki, ne ſoyez point inexorable, ayez

pitié de notre âge, excuſez la... pardonnez-moi. D'un mot vous pouvez réparer nos crimes & légitimer nos foibleſſes ; conduiſez-nous au pied des Autels : là je répéterai les ſermens qui m'uniſſent à ma Sophie : là, vous retrouverez votre Dorliska.

Mon père joint ſes prières aux miennes : M. Duportail paroît ému, il ſe tait pourtant ; mais on voit qu'il médite ſa réponſe. Enfin il embraſſe ſa fille avec un mouvement paſſionné ; il me regarde ſans colère, & d'un ton calme il demande que tout le monde ſe retire, qu'on le laiſſe paſſer le reſte de la ſoirée avec ſa fille.

Le lendemain j'épouſai Dorliska.

FIN.

Le Chevalier de Faublas a eu de nouvelles aventures ; ſi ces premiers Mémoires ſont accueillis, il pourra donner l'Hiſtoire de la ſeconde année de ſa Vie.

921032